

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publié pour le département de l'Agriculture de la Province de Québec (pour la partie officielle,) par Eusèbe Sénécal & fils, Montréal.

Vol. X. No 3.

MONTREAL, MARS 1887.

{ Un an \$1.00
payable d'avance

Abonnements à prix réduits.

“ En vertu de conventions expresses avec le gouvernement de la province de Québec, l'abonnement au *Journal d'agriculture* n'est que de trente centus par an pour les membres des sociétés d'agriculture, des sociétés d'horticulture et des cercles agricoles, pourvu que tel abonnement soit transmis, d'avance, à MM. Sénécal & fils, par l'entremise du secrétaire de telle société ou cercle agricole.” — RÉDACTION. Toute matière destinée à la rédaction doit être adressée au directeur de l'agriculture, Québec.

PARTIE OFFICIELLE.

Table des matières.

Note de la rédaction	33
Nos Gravures.....	33
Convention de la société d'industrie laitière	33
Premier congrès des cercles agricoles—Liste des membres.....	35
Premier congrès des cercles agricoles—Rapport.....	38
Les bienfaits de l'agriculture	42

NOTE DE LA RÉDACTION.

Nous consacrons presque tout le présent numéro à la publication des rapports des conventions agricoles de Trois-Rivières, et des discours qui y ont été prononcés. Nos lecteurs verront qu'ils ne perdent rien, en lisant le magnifique discours intitulé : LES BIENFAITS DE L'AGRICULTURE.

NOS GRAVURES.

Taureau West Highland.—Bon échantillon du Kiloc d'Argyleshire, la race de bétail de boucherie la plus rustique et qui fournit une viande de bonne qualité.

Jument hackney, Wild Rose.—Le *hackney* est le cheval de route ordinaire en Angleterre, soit pour la selle, soit pour la voiture. Il doit avoir 15 mains de hauteur et être capable de faire jusqu'à 10 et 12 milles à l'heure. *Wild Rose* est un bon échantillon de *hackney*.

Jeune coq cochinchinois perdrix.—Bel oiseau pour ceux qui aiment les grosses volailles.

Convention de la Société d'Industrie laitière.

Pour la première fois depuis sa fondation, cette société a décidé de tenir sa grande convention annuelle à Trois-Rivières.

PREMIER JOUR,—19 Janvier

SEANCE DU MATIN.

La séance du matin a été consacrée aux affaires de routine et à la lecture de plusieurs lettres de personnes exprimant leur regret d'être dans l'impossibilité de venir à la convention. Deux auditeurs, MM. Girouard et Chapais sont nommés pour recevoir les comptes du trésorier et la séance s'ajourne.

SEANCE DE L'APRÈS-MIDI.

A 1 heure P. M., la seconde séance est ouverte par la lecture d'un travail de M. Casavant sur le drainage d'une terre cultivée en vue de la production du lait. Ce travail est accompagné d'un tableau explicatif au moyen duquel le conférencier entre dans des détails intéressants.

Cette lecture est suivie d'une conférence, par M. J. C. Chapais, ayant pour titre “ Plan de culture en rapport avec l'industrie laitière pour la partie est de la province de Québec.” Ce travail est pour venir en aide surtout aux cultivateurs les plus arriérés afin de les mettre à même de faire les premières et les plus indispensables améliorations dans leur système routinier pour modifier leur culture en vue de la production du lait. Des remerciements sont votés au conférencier.

M. Barnard, directeur d'agriculture, entre ensuite dans les détails fort intéressants sur la manière dont il conserve les engrais sur sa ferme expérimentale et donne à l'assemblée une idée d'ensemble de l'installation de ses étables, de sa laiterie, ses silos etc.

Le Rév. M. Chartier, procureur du Collège de St. Hyacinthe fait part à la convention d'un résumé des opérations de culture en rapport avec l'ensilage faites par 16 membres de la société d'industrie laitière, dans le cours de l'année 1886.

Ce travail est des plus remarquables, basé sur des données scientifiques précises et sera de la plus grande utilité pour tous ceux qui s'occupent de la question de l'ensilage, maintenant entré dans le domaine de la pratique. Au sujet des nombreuses questions scientifiques qui se soulèvent à propos de l'ensilage, M. l'abbé s'est prononcé fortement sur la nécessité, pour le gouvernement de la province de Québec, de fonder des stations expérimentales où ces questions seront élucidées pour le bénéfice de tous les cultivateurs.

Après des félicitations bien méritées présentées au savant conférencier, M. Chapais met devant la convention le rapport des auditeurs des comptes qui est adopté à l'unanimité, et la séance s'ajourne.

SÉANCE DU SOIR.

À 7 heures P. M., s'ouvre la première séance solennelle de la convention, sous la présidence de l'Hon. M. Boucher de la Bruère. Mgr. l'évêque des Trois-Rivières occupe, ainsi que Son Honneur le juge Bourgeois, l'Hon. M. Malhiot, maire de la cité, l'Hon. M. Turcotte, M. P. P., des sièges d'honneur et une assistance d'élite composée d'une trentaine de prêtres, des ecclésiastiques et des notabilités de la ville, d'un nombre considérable de cultivateurs et de spécialistes venus de tous les points du pays remplit la salle. Les dames se pressent dans les galeries, la fanfare de la ville rehausse l'éclat de la séance, le local est vaste, bien chauffé, bien éclairé, le tout grâce à la munificence des autorités de la ville; tout prédispose l'auditoire à prêter une oreille attentive en rapport avec l'éloquence de ceux qui vont lui adresser la parole. Son Honneur le maire souhaite la bienvenue aux membres de la convention, et témoigne du plaisir que les trifluviens ont à les recevoir dans leur ville. M. le Président répond en quelques mots heureux et prononce son discours d'ouverture rempli de détails intéressants sur la société, et de statistiques importantes sur l'industrie laitière.

Son discours terminé, il présente à la convention le Rév. P. Herbreteau, de la société de Jésus, qui fait un discours sur les bienfaits de l'agriculture. Inutile d'essayer de donner une idée de ce discours sans le citer au complet. Chaleur d'expression, clarté et souplesse de style, érudition profonde, éloquence douce et en même temps subjuguante, tout cela fondu pour former comme ensemble le plus beau discours académique que nous ayons peut-être entendu: voilà l'expression de l'effet produit sur nous par ce grand et noble orateur. Aussi que d'applaudissements, quelle attention soutenue, quels remerciements partant du cœur des auditeurs enthousiasmés. Ce discours qui sera publié est destiné à rester comme un modèle classique du genre.

M. Barnard fait suivre le discours du Rév. père Herbreteau de quelques remarques sur un passage de ce discours pour en faire une heureuse application aux progrès qui se réalisent chaque jour dans les détails des opérations de l'industrie laitière.

Faisant aussi allusion à ce que le Rév. père a dit au sujet de l'instruction agricole, il annonce à l'assemblée que Mgr. l'évêque des Trois-Rivières est à réaliser un projet qui tend à faire donner par des religieux qui font une spécialité de l'agriculture, des cours théoriques et pratiques d'agriculture, dans une ferme-école, aux enfants pauvres de son diocèse. Le but du vénérable évêque est de fournir à l'industrie agricole, le travail d'hommes formés à bonne école et capable de faire une culture raisonnée et profitable de la terre.

L'assentiment donné par une convention de l'importance de celle-ci à un tel projet, aiderait beaucoup à son exécution.

Cet assentiment est manifesté unanimement par les membres de la convention.

M. Lesage, député ministre d'agriculture, invité par M. le Président à prendre la parole, annonce à l'auditoire l'ouverture officielle du Livre de généalogie de la race bovine canadienne et fait l'historique et l'éloge de cette utile race de bétail.

Il est suivi par M. le Dr. Couturo, M. V., qui donne des détails sur le concours ouvert par la société d'industrie laitière aux meilleures vaches laitières canadiennes pour l'année 1886 et donne des avis très pratiques et fort importants pour ceux qui voudront à l'avenir prendre part à ces concours.

Et la séance est levée au son de la musique de la fanfare de la ville qui mérito à bon droit les remerciements et les éloges des membres de la convention.

SECOND JOUR

SÉANCE DU MATIN.

La séance du matin s'ouvre jeudi à 9 heures sous la présidence de l'hon. M. Boucher de LaBruère qui invite M. Lord, fabricant de beurre, à donner une conférence sur la fabrication du beurre au moyen des écremeuses centrifuges. Cette conférence donne tous les détails techniques les plus complets sur l'ensemble de la fabrication du beurre depuis l'entrée du lait dans l'établissement jusqu'au moment où le beurre est prêt à quitter la fabrique. Le conférencier est maître de son sujet et sa conférence le prouve.

M. Joseph Painchaud, inspecteur officiel des fabriques de beurre et de fromage, lit devant la convention un rapport très élaboré sur le résultat de ses inspections, dans lequel il signale les défauts à corriger, les améliorations à faire, et qu'il termine par d'excellents et très pratiques conseils sur la fabrication du beurre et du fromage.

M. Archambault, inspecteur des fabriques et professeur de la fabrique école de St. Hyacinthe pour la société, présente par l'entreprise de M. le secrétaire son rapport sur l'inspection des fabriques et sur le fonctionnement de la fabrique école de la société. Ce rapport est accompagné de détails intéressants sur la manière dont se font les opérations dans les diverses fabriques. Il donne lieu à une discussion soulevée par M. J. C. Chapais, sur les meilleurs moyens à prendre pour éliminer les mauvais fabricants. MM. Taché et Barnard prennent part à cette discussion.

M. le Président annonce que la Convention est appelée à prendre part aux élections auxquelles on procède immédiatement, avec le résultat suivant:

Président: L'hon. P. B. de LaBruère, St. Hyacinthe.

Vice-Président: Rév. M. Gérin, Ptre, Curé de St. Justin.

Secrétaire-Trésorier: M. J. de L. Taché, Notaire, St. Hyacinthe.

Directeurs - Noms	Distriets	Residences
F. Préfontaine,	Arthabaska,	Durham Sud.
H. Poirier,	B. d'ford,	Roxton Falls.
H. J. J. Duchesnay,	Beauce,	St. Marie.
Paul Couture,	Chicoutimi et Sag.	Laterrière.
S. A. Brodeur,	Beauharnois,	Valleyfield.
J. J. A. Marsan,	Joliette,	L'Assomption.
Adémard Charron,	Iberville,	St-Sébastien.
J. O. Chapais,	Kamouraska,	St.-Denis en bas.
Alexis Chicoine,	Montréal,	St-Marc.
N. Barnatchez,	Montmagny,	Montmagny.
L'abbé T. Montminy,	Québec,	St-Agapit.
J. L. Lemire,	Richelieu,	La baie du Fevre.
François Pion,	Terrebonne,	St-Thérès.
Ed. A. Barnard,	Trois-Rivières,	Trois-Rivières.
L. T. Brodeur,	St-Hyacinthe,	St-Hughes.
W. H. Lyach,	St-François,	Danville.

MM. le Président et le Vice-Président adressent quelques

mots à la convention pour la remercier de les avoir élus et l'assurer de leur entier dévouement à la société.

M. J. C. Chapais, secondé par M. E. A. Barnard, propose la motion suivante qui est adoptée à l'unanimité :

Il est proposé et résolu à l'unanimité que la société d'industrie laitière en convention à Trois-Rivières nomme un comité formé de tous les officiers et directeurs de la société pour se mettre en rapport avec le comité d'agriculture de la législature provinciale, afin d'obtenir par son entremise que le gouvernement se charge à l'avenir de payer en entier le traitement des inspecteurs de la société et l'impression de ses rapports annuels, et traiter avec lui, d'une manière générale, de toutes les suggestions qui ont été et seront faites dans la présente convention.

Une longue et intéressante discussion sur l'ensilage a lieu sous la direction de M. l'abbé Charretier qui a la veille, un travail sur cette question. On y discute tous les détails de la fabrication des silos, de la culture des plantes à ensiler et de la manière de les emmagasiner dans le silos. MM. Casavant, Taché, Barnard, Frey, Girouard, Chapais prennent part à cette discussion très animée et des plus importantes.

Puis la séance du matin est levée.

Entre la séance du matin et celle de l'après-midi, les membres de la convention sont allés visiter et voir fonctionner une érémeuse centrifuge de Laval, mue par la main, exposée par M. Wilson de Montréal.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI.

A 1½ heure, P. M., s'est ouverte la séance de l'après-midi, sous la présidence de l'hon. M. Boucher de LaBruère.

M. Frey, jeune cultivateur français arrivé depuis quelques mois au pays, donne à la convention une conférence sur l'alimentation de la vache laitière. Il montre, dans son travail ce que cette alimentation a été autrefois en France et ce qu'elle y est aujourd'hui. Il décrit les divers modes d'alimentation suivis dans les différents pays d'Europe et d'Amérique, en fait une comparaison raisonnée et en tire des déductions pour le Canada.

Il est suivi par M. le Dr Coulombe qui fait une lecture sur le soin de la vache à lait. Ce travail est un des plus pratiques et des mieux faits qui aient été lus à la présente convention. Le savant et renseigné docteur y a traité à fond tous les détails si nombreux que comporte l'élevage raisonné et l'entretien bien entendu de la vache laitière. Et en bon connaisseur qu'il est, il préconise tout naturellement la race bovine canadienne comme la plus adaptée aux besoins de notre province.

M. Barnard présente des remerciements à M. le conférencier et constate avec plaisir que bon nombre de gens instruits se tournent aujourd'hui du côté de l'agriculture et en font une étude sérieuse et pratique. M. le secrétaire lit un travail préparé par M. A. R. Jenner Foss qui n'a pu se rendre à la convention. Le sujet traité : prairies et pâturages permanents, l'est de main de maître. Rien n'y manque, théorie scientifique et exacte, détails pratiques, minutieux et clairs, renseignements multiples. D'ailleurs la réputation de M. Jenner Foss est faite et je n'ai pas besoin de faire ici son éloge pour apprécier son travail, d'autant plus remarquable qu'il a été fait en français par un anglais.

M. Schmoudt, professeur de l'école d'agriculture de Ste. Anne, fait une savante dissertation sur l'effet de l'alimentation dans l'amélioration des races laitières. Beaucoup d'élégance de style et d'érudition caractérisent généralement les écrits de M. Schmoudt, et celui-ci n'a pas fait exception aux autres.

Après quelques remarques échangées entre MM. Dr. Coulombe, Barnard et Chapais sur le nombre de repas donnés chaque jour aux vaches à lait, M. le secrétaire lit les rapports détaillés de deux fabriques : celle de M. Baril et celle de M. Chicoine.

Une question posée par M. Barnard sur la richesse en ordre de divers fromages provenant de laits plus ou moins riches, est l'origine d'une discussion très vive et très intéressante sur la fabrication combinée du beurre et du fromage avec le même lait. Il ressort de cette discussion que cette fabrication paye mieux que les autres, qu'elle permet de livrer au commerce un beurre et un fromage de première qualité et qu'il ne reste plus qu'à s'assurer si nos marchés étrangers où nous écoulons ces produits, les acceptent, étant de bonne qualité. Une tentative a été faite pour arriver à cette solution l'an dernier à l'exposition coloniale de Londres. Mais le manque d'organisation l'a fait manquer. La discussion à laquelle prennent part le Rév. M. Gérin, vice-président, qui occupe le fauteuil en l'absence de M. le président, et MM. Clément, Taché, Barnard, Casavant et Chapais, se termine par l'adoption de deux motions.

La première, proposée par M. Ed. A. Barnard, secondée par M. le Dr. Coulombe et adoptée unanimement, se lit comme suit :

Il est proposé et résolu par la société d'industrie laitière réunie en convention à Trois-Rivières que le bureau de direction consacre une partie des deniers de la société, tout en pratiquant la chose avec économie, à acheter chaque mois de la saison prochaine de fabrication, des échantillons de fromage gras et de fromage partiellement érémé pour les conserver à une température et dans un local convenables, afin de faire l'épreuve de leurs qualités de conservation et mettre ensuite ces fromages et son rapport sur leurs qualités devant la prochaine convention annuelle de la société.

Cette motion est suivie de la seconde, proposée par M. Casavant, secondée par M. Chapais qui est aussi adoptée à l'unanimité :

Il est proposé et résolu que le bureau de direction de la société d'industrie laitière prenne les mesures nécessaires pour que l'on puisse s'assurer, d'une manière irréfutable, de la valeur des fromages partiellement érévés sur les marchés étrangers et spécialement sur les marchés anglais et faire rapport à la prochaine convention du résultat de son travail dans ce sens.

Et la présente convention est déclarée close par M. le vice-président qui quitte le fauteuil.

En terminant ce rapport de la convention de l'industrie laitière à Trois-Rivières, nous nous faisons l'organe de cette société pour remercier les autorités municipales de la ville de l'urbanité avec laquelle elles nous ont accueillis et de la générosité qu'elles ont eu de nous ouvrir les salles de l'Hôtel-de-Ville gratis pour y tenir nos séances.

MM. les membres du congrès des cercles agricoles, et les citoyens de la ville et de la banlieue n'ont pas peu contribué à donner beaucoup d'importance à nos séances, en y assistant en grande foule et en fournissant à la société l'occasion de recruter parmi eux un bon nombre de nouveaux membres.

En vous quittant, MM., nous disons donc merci à Son Honneur le maire et à MM. les échevins, merci aux membres de la fanfare de la ville, merci à MM. les citoyens et surtout aux nobles et grands orateurs qui ont bien voulu prêter à nos séances l'éclat et le haut prestige de leur éloquence.

J.-C. CHAPAIS.

Premier congrès des cercles agricoles tenu à
Trois-Rivières les jeudi et vendredi,
20 et 21 janvier 1887.

LISTE DES MEMBRES DU CONGRÈS. (1)

OFFICIERS DU CONGRÈS.

PRÉSIDENT HONORAIRE — Sa Grandeur Mgr Lafleche, évêque des Trois-Rivières.

(1) Cette liste est fort incomplète, bon nombre de délégués n'ayant pas donné leur nom au secrétaire. Elle comprend, telle qu'elle est,

Président actif.—M. l'abbé Samuel Garon, prêtre, curé de Saint-Gilles, comté de Lotbinière.
 Vice-président.—M. l'abbé Théophile Montminy, prêtre, curé de Saint-Agapit, comté de Lotbinière.
 Secrétaire.—M. Ed. A. Barnard, directeur de l'agriculture, Trois-Rivières.
 Assistant-secrétaire.—M. J. C. Chapais, Saint-Denis, comté de Kamouraska.

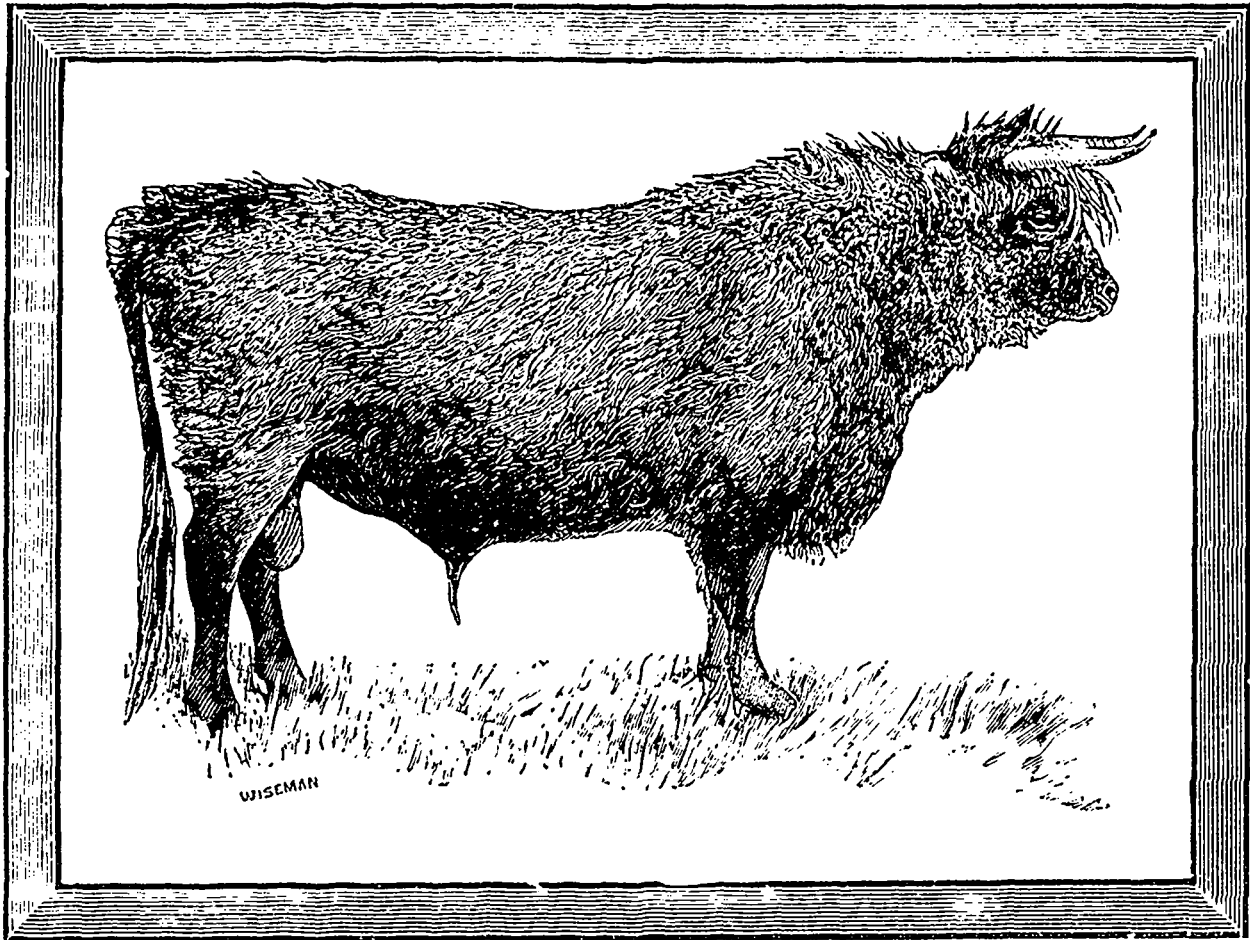
COMTÉS.	PAROISSES.	DÉLÉGUÉS.
Argenteuil.	St-Philippe.	R. M. Châtillon.
Egout.	St-Dominique. St-Liboire.	M. A. Casavant. R. M. Bertrand.
Beauharnois.	Beauharnois. St-Etienne. St-Stanislas de Kostka. Ste-Barbe.	M. Bisson, M. P. P. R. M. Leclerc. R. M. Perreault. R. M. Gagnon.
Bellechasse.	St-Michel.	R. M. Déziel.
Berthier.	Isle-du-Pads. Lanoraie. St-Barthélemi.	R. M. Plinguet. R. M. Corbeil. R. M. Moreau.
Bonaventure.	Caspédia. Port-Daniel. St-Charles de Caplan. St-Godefroi. St-Jean l'Évangéliste.	R. M. Berubé. R. M. Gagnon. R. M. Drapeau. R. M. Smith. M. Fidèle Gauthier.
Brôme.	Sutton.	R. M. Malhiot.
Chambly.	Boucherville.	L'hon. M. de Boucherville.
Champlain.	Batiscan. " " " Cap la Magdeleine. Champlain. N-Dame Mont-Carmel. St-Jacques des Piles. St-Luc. " St-Maurice. St-Narcisse. St-Prosper. St-Stanislas.	M. le Dr Alain. M. Chs. Gouin. M. Ph. Lacourcière. R. M. Thibodeau. R. M. Désilets, V. G. R. M. Marchand. R. M. de Carufel. R. M. Gravel. R. M. Dusseault. M. Ls. Dusseault. R. M. Prince Ch. R. M. Cloutier. R. M. Fortin. R. M. Dupuis.
Charlevoix.	Baie St-Paul. Eboulements. Mulbaie. Petite-Rivière St-Picade Ste-Agnès.	R. M. Beaudet. R. M. Boily. R. M. Doucet, V. G. R. M. Parent. R. M. Gagnon. R. M. Gendron.
Châteauguay.	St-Chrysostôme. Ste-Philomène.	R. M. Seers R. M. Dupras.
Chicoutimi.	Laterrière. Roberval. Ste-Anne.	M. P. Couture. R. M. Lizotte. R. M. Roussel.
Compton.	Cookshire. Piopolis. St-Malo d'Auckland. Ste-Agnès, Lac Mégantic. Ste-Edwidge, Clifton.	R. M. Massé. R. M. Gagnon. R. M. Gendron. R. M. Cousineau. R. M. Morache.
Deux-Montagnes.	Oka. St-Joseph du Lac.	R. M. Lefebvre. R. M. Valois.

les noms des membres présents, ceux des membres qui se sont fait représenter par procuration et ceux des personnes qui, empêchées de venir, par suite des tempêtes qui ont sévi à l'époque du congrès, ont envoyé par écrit leur adhésion à l'œuvre du congrès.

Drummond.	St-Bonaventure. St-Guillaume d'Upton.	R. M. Thivierge. R. M. Dault.
Gaspé.	Cap Chat.	R. M. Lavoie.
Huntingdon.	Hemmingford. St-Régis.	R. M. Leduc. R. M. Mainville.
Iberville.	Henryville. Ste-Brigide.	R. M. St. Aubin. R. M. Taupier.
Jacques-Cartier.	Ste-Anne de Bellevue.	R. M. Chèvrefils.
Joliette.	Joliette. Ste-Emélie. Ste-Mélanie.	R. M. Beaudry. R. M. St-Pierre. R. M. Jeannotte.
Kamouraska.	St-Denis	M. J. C. Chapais.
Laprairie.	Laprairie. St-Jacques le Mineur.	R. M. Bérgeault. R. M. Théorin.
L'Assomption.	L'Assomption. "	L'hon. Ls Archambault. R. M. Casaubon. M. J. J. A. Marsan.
Laval.	St-Martin.	R. M. Leblanc.
Lévis.	Lévis.	L'hon. G. Couture.
L'Islet.	St-Roch des Aulnaies.	R. M. Dufour.
Lotbinière.	St-Agapit de Beauri- [vage]. St-Gilles de Beauri- [vage].	R. M. Montminy. R. M. Garon. R. M. Thibodeau. R. M. Boucher.
Maskinongé.	St-Didace. St-Justin. " " " " " " " " " Ste-Ursule. " " "	R. M. Joyal. M. Pierre Baril. M. Dr Coulombe. M. Adèl Clément. M. Norb. Fleury. R. M. Gérin. M. Ama. Lemire. M. Ls Montgrain. M. Dés. Philibert. R. M. Bélliveau. M. Frs. Boulay. M. Isaac Fournier. M. G. rv. Lambert. M. Ath. Picotte.
Mégantic.	St-Alphonse de [Thetford].	R. M. d'Auteuil.
Moncalm.	Ste-Lucie	R. M. Vaillancourt.
Montmagny.	St-Paul du Buton.	R. M. Tanguay.
Montréal.		L'hon. T. G. Lavolette. L'hon. L. O. Taillon.
Nicolet.	Bécancourt. Gentilly. St-Grégoire. St-Pierre les Bécquets. Ste-Angèle de Laval. " " " Ste-Grétrude. Ste-Monique. Ste-Sophie de Lévrard.	R. M. Blais. R. M. Dostie. R. M. Panneton. R. M. Garceau. M. Moise Cormier. R. M. de Carufel. M. Norb. Doucet. M. Nap. Levasseur. R. M. Larue. R. M. Bellemare. R. M. Brunel.
Ottawa.	Gracefield. Old Chelsea. St-André Avelin.	R. M. Guay. R. M. Brown. R. M. Bélanger.
Po'tneuf.	N-Dam ^e des Anges. St-Alban.	R. M. Gosselin. R. M. Casault.

Portneuf.	St-Augustin. " " St-Basile. St-Casimir. St-Ubalde.	M. Ls. Jobin. L'hon. Dr Larue. R. M. Chabot. R. M. Guertin. R. M. Rouleau.
Québec.	Ancienne-Lorette.	R. M. Faucher.
Richelieu.	St Louis de Bonsecours. Ste-Anne de Sorel.	R. M. Courtemanche. R. M. Vanasse.
Richmond.	St-F-X. de Brompton. St-George de Windsor. Stoke Centre.	R. M. Lévesque. R. M. Vaillancourt. R. M. Gignac.

St-Hyacinthe.	St-Hyacinthe. " "	R. M. Chartier. M. Laroque.
St-Jean.	St-Jean.	R. M. Aubry.
St-Maurice.	Pointe-du-Lac. " " " "	M. Ph. Alric. M. Ls. Camrand. R. M. Désaulniers. M. Ths. Garceau.
Shefford.	St-Valérien.	R. M. Côté.
Stanstead.	Kate-Vale. Magog.	R. M. Michon. R. M. Milette.



TAUREAU WEST HIGHLAND.

Rimouski.	St-Gabriel. St-Germain de [Rimouski. St-Joseph de Lepage. St-Moise. St-Ulric. St-Simon. Ste-Luce.	R. M. Leblanc. R. M. Langevin, V. G. R. M. Bérubé. R. M. Brillant. R. M. Drapeau. R. M. Bérubé. R. M. Blanchet.
Rouville.	L'Ange-Gardien. St-Césaire.	R. M. Paré. R. M. Provençal.
Saguenay.	Baie des Mille Vaches. St-Charles. Tadoussac.	R. M. Gagnon. R. M. Simard. R. M. Caron.
St-Hyacinthe.	La Présentation. St-Charles. St-Damase.	R. M. Bourque. R. M. Michon. R. M. Gauthier.

Témiscouata.	St-Epiphane. St-Eusèbe. " " St-Jean de-Dieu. St-Louis des Ha Ha. St-Modeste. Trois-Pistoles.	R. M. Bernier. R. M. Audet. M. Eus. Senécal. R. M. Arpin. R. M. Soucy. R. M. Carbonneau. R. M. Vézina.
Terrebonne.	St-Jérôme. St-Jovite. St-Sauveur des [Montagne]. St-Marguerite. St-Sophie. St-Thérèse. " " " "	R. M. Labello. R. M. Ouimet. R. M. Joloin. R. M. Moreau. R. M. Breault. M. Ant. Desjardins. M. Frs. Dion. R. M. Labonté.
Trois-Rivières.		MGR LAPLÈCHE.

Trois-Rivières.		R. M. Baril. M. Ed. A. Barnard. L. hon Juge Bourgeois. R. M. Caron. R. M. Grenier. R. P. Herbretau. R. M. Jourdain. R. M. Laffèche. L'hon M. Malliot R. P. Neault R. M. Rhéault R. M. Richard, Ch R. M. Rich. rd. L'hon. A. Turcotte
Verchères.	St-Antoine. Ste-Julie.	R. M. Dupuis. R. M. Daigneault.
Wolfé.	North Ham. St-Camille. St-Hypolite de Wotton. St-Julien de Wolfes- [town]. Weedon.	R. M. Lemire. R. M. Lefebvre. R. M. Hamelin. R. M. Côté R. M. Brassard.
Yamaska	La Baie du Fevre. St-François du Lac	R. M. Héroux. M. L. V. Gladi, M P P.
Hastings, Ont.	Vankleek Hill.	R. M. Francœur.
Prescott, Ont	The Brock.	R. M. Constantineau.
Russell, Ont.	Maynooth	R. M. Mc'oehe.

Premier congrès des cercles agricoles.

TENU A TROIS RIVIÈRES LES 20 ET 21 JANVIER 1887.

Les séances du premier congrès des cercles agricoles se sont tenues dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville; et la première séance solennelle s'est ouverte le jeudi, 20 janvier à 7 heures P. M.

Avant d'entrer dans le détail du rapport des séances, il importe de donner un mot d'explication sur la nature de ce congrès et sur les faits qui lui ont donné naissance.

L'an dernier, au mois d'avril, a eu lieu une convention de délégués des cercles agricoles de la province, afin d'aviser aux moyens de donner une constitution régulière aux cercles. Dans les séances de cette convention une constitution a été élaborée et des officiers élus pour former le bureau de direction des cercles agricoles; ces officiers ont été chargés de présenter la constitution à NN. SS. les évêques pour la soumettre à leur approbation, et il a été résolu de plus que chaque année, autant qu'il pourra, il y aurait un congrès des délégués des cercles, pour permettre la discussion des moyens d'assurer leur bon fonctionnement et de leur donner une direction à peu près uniforme.

Depuis, l'œuvre s'est constituée régulièrement. NN. SS. les évêques ont approuvé la constitution des cercles, ont préconisé leur établissement et enfin, aujourd'hui, nous sommes à même de donner le rapport du premier congrès des cercles agricoles.

PREMIER JOUR.

SEANCE SOLENNELLE D'OUVERTURE.

La première séance s'est donc ouverte le 20 janvier, à 7 heures P. M. Plus de cent vingt paroisses se sont fait représenter par des délégués ou par des représentants nommés par procuration et quelques-unes ont envoyé jusqu'à huit délégués; en outre, des centaines de cultivateurs sont venus assister aux séances du congrès. Tous les membres de la convention de la société d'industrie laitière se pressent dans la salle; des députés, des conseillers législatifs, une cinquantaine de membres du clergé, les autorités municipales et les citoyens de la ville, un bon nombre de dames constituent une réunion d'environ

un millier de personnes venues pour témoigner par leur présence du grand intérêt qu'elles portent aux choses agricoles.

Le vénérable évêque des Trois-Rivières, Mgr Laffèche, a bien voulu venir occuper un siège d'honneur et réchauffer de sa présence les séances du congrès qui sont de plus égayées par les accords de la musique de la fanfare de la ville.

M. Ed. A. Barnard, secrétaire du congrès, lit une lettre du Révérend M. S. Garon, président, qu'une tempête de neige a empêché d'arriver à temps pour ouvrir les séances. M. l'abbé Montminy, vice président, actuellement à l'étranger pour cause de santé, est par là dans l'impossibilité de remplacer M. le président, et l'assemblée nomme monsieur Ed. A. Barnard président temporaire, et M. J. C. Chapais, assistant secrétaire.

M. Barnard, présidant la séance, indique brièvement à l'assemblée ce qu'est l'œuvre des cercles et le but qu'elle se propose. Elle a pour fin l'amélioration de l'agriculture par l'instruction agricole, théorique et pratique. M. Barnard fait allusion au magnifique et savant discours prononcé la veille, dans une des séances de l'industrie laitière par le Révérend père Herbretau, S. J., et fait ressortir de l'éducation agricole. Il dit qu'il est d'autant plus heureux des paroles prononcées à ce sujet par le Révérend père qu'il sait et qu'il est à même de dire au congrès que Mgr l'évêque des Trois-Rivières entretient depuis longtemps l'idée de trouver le moyen de donner une bonne éducation théorique et pratique aux enfants pauvres de nos campagnes et que cette idée est sur le point de recevoir un commencement d'exécution. L'idée de Monseigneur est d'exploiter le zèle et le dévouement des religieux dont les devanciers, les moines du moyen âge ont, comme l'a si bien démontré la veille le Révérend père Herbretau, défriché l'Europe et créés les premières villes qui se sont élevées sur les ruines amoncelées par les hordes de barbares qui ont dévasté les vieux continents dans les temps anciens. Il est sûr que le plan du vénérable évêque des Trois-Rivières recevrait une forte impulsion si le congrès l'appuyait de son approbation.

La proposition de M. Barnard est couverte d'applaudissements et tous les membres du congrès donnent une approbation unanime au projet de Mgr l'évêque des Trois-Rivières et expriment l'espérance qu'il sera accepté par ceux qui au moyen d'un généreux aide peuvent le mener à exécution.

M. le président annonce à l'assemblée que Mgr Laffèche a bien voulu consentir à adresser la parole dans cette première séance du congrès et l'invite à monter sur l'estrade.

Répondant à cette invitation, Monseigneur commence, avec l'éloquence ardente qu'on lui connaît, un discours qu'il nous est impossible de rapporter ici, mais qui, vu son importance et son actualité, sera publié *in extenso* sous peu. L'idée développée par Monseigneur est celle-ci: Trois grands principes sont la base de la richesse et de la force des nations:—Nécessité pour l'homme de se conformer à la loi du travail; nécessité pour la famille de développer chez elle l'industrie domestique à son plus haut degré, et pour la nation, de développer l'industrie nationale dans la stricte mesure des besoins de ses membres; nécessité pour l'humanité entière de se conformer aux lois immuables de la justice, toujours et en tout. L'homme qui ne travaille pas doit mourir de faim; la famille qui ne développe pas dans son sein l'industrie domestique se démembré; la nation qui ne suffit pas à ses besoins s'appauvrit et se désagrège, et celles qui se livrent à un excès d'industrie tombent dans l'injustice. Les trois principes mentionnés plus haut étant mis en oubli, les cataclysmes sociaux se produisent et les révolutions éclatent. L'œuvre des cercles est éminemment propre à sauvegarder les principes en jeu et à assurer la prospérité de notre nation.

Tel est le pâle et incomplet résumé que nous pouvons donner d'un discours de deux heures prononcé avec une vigueur

d'accent, une chaleur d'expression, une hauteur de conceptions étonnantes chez un vieillard brisé par les fatigues d'une longue carrière consacrée à la conversion des sauvages, et semblant plutôt devoir rechercher le repos bien mérité par une vie d'incessant labour. Mais non, l'âme ardente de Monseigneur l'évêque des Trois-Rivières l'entraîne, au détriment du corps, vers toutes les œuvres qui peuvent avoir besoin de son concours, et c'est ce qui nous a procuré l'inappréciable avantage de l'entendre dans le congrès.

De longs, chaleureux et enthousiastes applaudissements sont venus prouver à l'illustre orateur combien il a intéressé et instruit son auditoire, et les remerciements émus que lui a adressés M. le président n'ont été que l'écho des sentiments de tous les assistants.

Après quelques minutes de repos, consacrées à écouter la musique de la fanfare, la séance reprend son cours. M. le président dit que maintenant que l'œuvre des cercles a reçu l'approbation de l'épiscopat, il reste encore un pas à faire pour assurer sa vitalité et son efficacité. C'est celui de travailler à la multiplication des cercles. Un moyen d'arriver promptement à cette multiplication consisterait à présenter une humble adresse à NN. SS. les évêques pour les prier de nommer, dans leurs diocèses respectifs, un prêtre zélé pour l'œuvre des cercles. Dans plusieurs diocèses un ou deux prêtres sont déjà chargés de promouvoir la colonisation. Or, rien ne serait plus facile que de nommer ces mêmes prêtres zélés pour les cercles. En effet, ces deux œuvres, les cercles et la colonisation, doivent marcher de pair, puisque ce n'est que lorsque l'agriculture sera prospère dans les vieilles paroisses que leur trop plein, au lieu de quitter le sol natal pour aller à l'étranger, fournira des bras robustes pour la colonisation.

L'assemblée décide donc à l'unanimité que les officiers du congrès soient chargés de demander respectueusement à l'épiscopat de vouloir bien nommer dans chaque diocèse de la province un zélé pour l'œuvre des cercles, choisi parmi les membres du clergé.

Cette motion a été mise devant le congrès par M. le président temporaire, à la demande de M. l'abbé Garon, secondé par M. l'abbé Montminy, vu l'impossibilité où ils sont de venir en personne au congrès.

M. le président fait aussi, à la demande du signataire, la lecture d'une lettre de M. l'abbé Montminy se plaignant d'une résolution du Conseil d'agriculture qui se montre hostile à l'œuvre des cercles, sous le prétexte que ces derniers sont en antagonisme avec les sociétés d'agriculture. M. l'abbé Montminy proteste contre cette résolution qui montre que le Conseil d'agriculture n'a pas du tout compris l'œuvre des cercles et il espère que le congrès protestera comme lui contre les insinuations erronées qu'elle contient. Voici cette lettre :

S. Agapit de Beurivage, 29 déc. 1886.

AU RÉV. M. SAMUEL GARON, PÈRE, PRÉSIDENT DU CONGRÈS DES CERCLES AGRICOLES, TROIS-RIVIÈRES.

Monsieur le Président, — En réponse à votre bonne invitation de prendre la parole au premier congrès des cercles aux Trois-Rivières, je regrette d'avoir à vous informer que l'état de ma santé me force de faire immédiatement un voyage aux pays chauds.

J'aurais en effet été heureux de prouver une fois de plus l'intérêt que je porte comme prêtre et comme canadien aux cercles agricoles, j'aurais été heureux de discuter l'opportunité des cercles et de communiquer au congrès mon humble appréciation du bien qu'ils sont appelés à faire. Il me semble qu'après sept années d'expérience dans le maintien d'un cercle agricole, après plusieurs expositions de paroisse faites uniquement par notre cercle, j'ai été à même de juger du bien produit non seulement dans ma paroisse mais même dans le comté.

J'ai donc été étonné en lisant la résolution suivante passée par le Conseil d'agriculture de cette province :

« Résolu : Que, tout en admettant que les cercles agricoles

peuvent avoir une certaine influence locale dans chaque paroisse, ce conseil ne se croirait pas justifiable d'affecter une partie de l'octroi annuel aux sociétés d'agriculture en faveur des cercles agricoles, dont l'action combinée devrait plutôt aider les sociétés d'agriculture dans leurs louables efforts à favoriser les progrès agricoles, au lieu de les paralyser par une action indépendante et sectionnelle. » etc., etc.

Ma surprise a été d'autant plus grande qu'à plusieurs reprises les membres du conseil d'agriculture présents à nos réunions de la société d'industrie laitière dans lesquelles il a été question des cercles, ont donné leur appui chaleureux aux cercles, et encore l'an dernier l'hon. Beaubien M. P. P., proposait secondé par M. Casavant M. P. P., des résolutions en faveur des cercles qu'ils se chargèrent d'appuyer auprès de la législature.

En terminant, je me permets de souhaiter à votre congrès le plus grand succès.

J'espère que les bonnes promesses qui nous ont été faites l'année dernière par nos hommes d'état et nos législateurs recevront cette année un commencement d'exécution.

Je suis pour la vie, Monsieur le Président, votre très humble serviteur.

TH. MONTMINY, prêtre curé.

L'hon. M. Larue, membre du Conseil Législatif de la province, se lève et explique que c'est lui qui a provoqué la résolution du Conseil d'agriculture dont il est question, en allant dans un voyage fait exprès solliciter l'appui du Conseil pour les cercles. Il a obtenu comme on le voit un résultat bien contraire à celui qu'il espérait. Il ne faut pas pour cela se décourager. Il faut que les cercles soient aidés. Des députés de la Législature, membres du Conseil d'agriculture, se sont engagés l'an dernier à demander à la Législature de l'aide pour les cercles. Il y a eu des promesses solennelles de faites, et l'on finira par obtenir justice. Les cercles doivent former l'opinion de nos législateurs sur leur œuvre ; ils doivent faire tendre tous leurs efforts à convaincre l'État que loin d'avoir un esprit d'antagonisme contre les sociétés d'agriculture, les cercles ont déjà contribué en certaines circonstances à en relever quelques-unes qui s'en allaient à la ruine. N'est-il pas juste que si certaines sociétés fonctionnent mal et ne méritent pas l'octroi du gouvernement, cet octroi soit donné aux cercles qui, eux, ont ce qu'il faut pour développer l'industrie agricole. On a promis des conférences ; ce n'est pas assez. Il faut de plus un octroi pour encourager les expositions de paroisse. Il est l'ami dévoué des cercles, et il s'engage à leur donner tout l'appui dont ils pourront avoir besoin dans le Conseil Législatif ou ailleurs.

Après ces remarques de l'hon. M. Larue, la séance est levée par M. le président qui invite tous les membres du congrès à aller le lendemain visiter sa ferme expérimentale qui est située à cinq milles de la ville, dans la direction du St-Maurice. Des voitures y conduiront les visiteurs à des prix raisonnables.

SECOND JOUR.

VISITE DES DÉLÉGUÉS A LA FERME DE M. BARNARD.

Le vendredi, 21 janvier au matin, une quarantaine de membres du congrès se dirigent par un beau soleil vers la ferme de M. Barnard. Le chemin, malgré les tempêtes incessantes qui ont caractérisé le mois de janvier, est dans un état passable, grâce à l'*Acme Pulveriser* qu'y a fait passer M. Barnard. Notons en passant que cet instrument est on ne peut plus propre à l'entretien des chemins d'hiver et d'été.

Les visiteurs inspectent en détail la ferme et ses accessoires. Le bétail canadien et croisé Jersey canadien fait l'admiration de tous. On examine attentivement l'arrangement économique des étables, le mode de conservation des fumiers, les silos, l'ensilage, la laiterie. Un engin fait marcher devant les membres du congrès l'héliceuse centrifuge de Laval, la pompe et va ensuite, au moyen de sa vapeur, tiédifier l'eau du bétail dans les auges. Il chauffe aussi les rations en prépa-

ration pour le repas du midi par la même vapeur, et enfin il met en mouvement le coupe-paille, etc., dans la grange attenante. Un beau taureau Jersey, l'un des meilleurs spécimens que possède la province de Québec, un superbe étalon canadien, sont sortis et exposés aux regards des visiteurs. Tous les instruments perfectionnés de la ferme : concasseur, semoirs, sardeurs, bisocs, charrues de tous modèles, herbes diverses, rouleaux, épandeur d'engrais, scarificateur, brisemottes, enfin tout ce qui peut simplifier et perfectionner la main-d'œuvre est là et mis à portée de la connaissance de tous les visiteurs par le propriétaire. Puis l'on revient satisfait de cette agréable excursion et muni de bien des renseignements utiles.

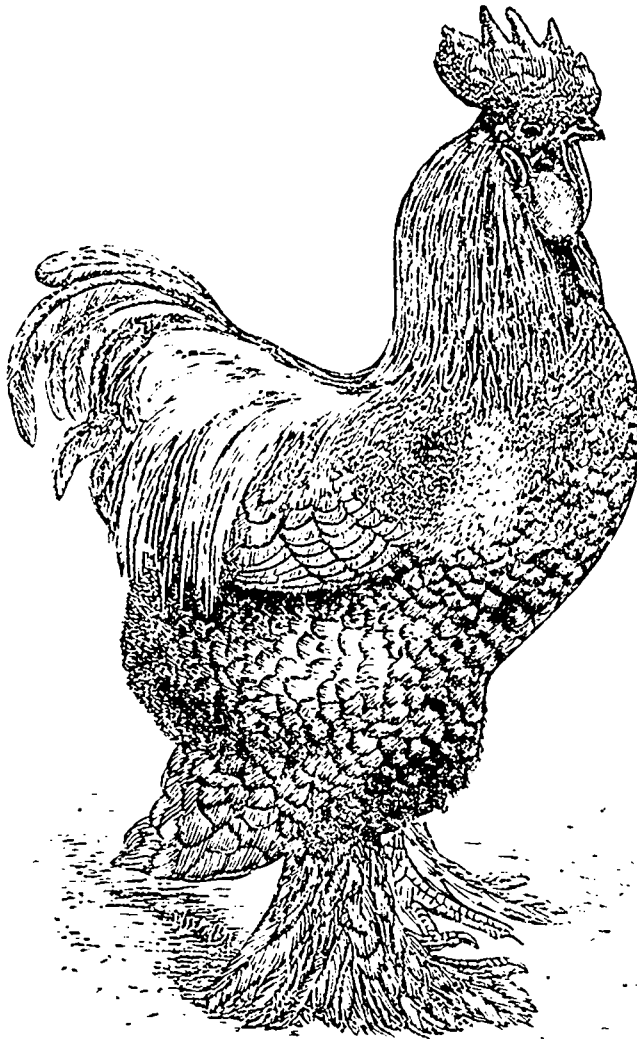
SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI.

A une heure de l'après-midi, dernière séance du Congrès. M. le président temporaire explique devant un auditoire nombreux le but qu'il s'est proposé en créant sa ferme expérimentale en rapport avec le *Journal d'Agriculture* qu'il dirige. Il a cherché d'abord le meilleur moyen de faire la plus grande quantité possible de fumier et de le conserver sans rien perdre de sa qualité. Il a de plus visé à un arrangement des constructions qui permette, pour ainsi dire, d'avoir tout sous la main, afin d'économiser du temps. Puis il s'est appliqué à reconstituer la race bovine canadienne, œuvre à laquelle il travaille depuis trente ans. Il fait de même pour la race chevaline. Il a étudié la production de la nourriture la plus économique et la plus utile pour le bétail. Il a fait des expériences d'ensilage et est à comparer sa valeur avec celle de la nourriture mêlée, composée de foin, de paille, pesas, moulée, etc. Il a voulu démontrer qu'un cultivateur intelligent, qui sait faire le beurre et le fromage, peut avoir chez lui ce qu'il faut pour manufacturer le lait de 200 à 300 vaches et ensuite utiliser l'engin qu'il lui faut pour cela pour l'exploitation de sa ferme. Il cherche à montrer comment l'on peut facilement remédier à cette plaie de notre province : les mauvais chemins. Il a entrepris une œuvre gigantesque et qui démontre combien est grande la nécessité de stations expérimentales et de fermes modèles où l'on enseignerait la pratique bien entendue de l'agriculture à des jeunes gens qui iraient ensuite, d'abord comme employés puis comme propriétaires, porter la bonne semence de leur instruction agricole partout. Tel aurait été le rêve de M. Barnard s'il avait été

doué des dons de la fortune. Notons, avant de quitter ce sujet, que toutes les opérations de M. le Barnard portent le cachet de la plus stricte économie qui les met à la portée du plus pauvre cultivateur qui voudra l'imiter.

M. Casavant, secondé par M. Préfontaine, demande que le congrès vote des remerciements à M. Barnard pour l'obligeance qu'il a eu de leur faire visiter sa ferme et de leur avoir ensuite donné, dans la présente séance, tant de renseignements utiles et pratiques.

L'hon. M. LaRue dit qu'il prend occasion de la motion de M. Casavant pour remarquer qu'il trouve bien étrange qu'un



JEUNE COQ COCHINCHINOIS PERDRIX.

homme de la valeur de M. Barnard, et occupant une position aussi importante que la sienne au point de vue agricole, ne fasse pas partie du Conseil d'Agriculture. M. Casavant dit qu'il entrecroise la même opinion que l'hon. M. LaRue. M. Marsan fait remarquer qu'en effet M. Barnard a sa place toute marquée au Conseil d'Agriculture. Il suggère aux délégués des cercles ici présents de s'emparer de cette idée, de la faire valoir et de l'imposer à leurs députés respectifs, afin que ceux-ci la fassent, à leur tour, accepter par les ministres. Il importe aussi, et les essais de M. Barnard ne font que mieux le prouver, qu'on travaille à obtenir des fermes modèles et des stations expérimentales. Il ne faut pas s'en rapporter au gouvernement fédéral pour cela. Et bien que notre gouvernement local ne soit pas riche, il espère que sur les instances des agriculteurs que cela intéresse tant, on finira par nous donner ce qu'il nous faut dans ce sens. Des remerciements sont votés à M. Barnard avec applaudissements.

M. J. C. Chapais demande à MM. les délégués, avant la dissolution du Congrès, de retourner chez eux avec la ferme résolution

de travailler partout à la formation de nouveaux cercles. L'avenir est là pour l'agriculture.

M. Préfontaine se plaint que malgré les promesses faites que l'on donnerait des conférenciers aux cercles, dans les régions officielles, il sait qu'à sa connaissance des demandes de conférences n'ont pas été écoutées. Il propose donc, secondé par M. Gauthier, que l'hon. M. LaRue, conseiller législatif, et les officiers du congrès forment un comité chargé de se mettre en communication avec le comité de l'agriculture de la Législature pour y faire valoir les résolutions que le Congrès a passées concernant les stations expérimentales, les fermes modèles, les octrois aux Cercles, l'envoi de conférenciers sur demande, etc.

La motion est adoptée à l'unanimité et le premier congrès des cercles agricoles se dissout après avoir réélu les officiers actuellement en charge et qui sont :

Président.—M. l'abbé S. Garon, Ptre, curé de Saint-Gilles, comté de Lotbinière.

Vice-président.—M. l'abbé T. Montminy, Ptre, curé de Saint-Agapit, comté de Lotbinière.

Secrétaire.—M. Ed. A. Barnard.

Assistant-secrétaire.—M. J. C. Chapais.

Il n'y a pas à se tromper sur la haute signification que comporte cette première réunion du congrès des cercles agricoles. Des délégués sont venus de tous les coins du pays. La Baie des Chaleurs, le Saguenay, la Beauce, la région du nord de St-Jérôme, le lac Témiscouata etc., etc., ont envoyé des

ciété d'industrie laitière, a été prononcé dans une des séances de sa convention.

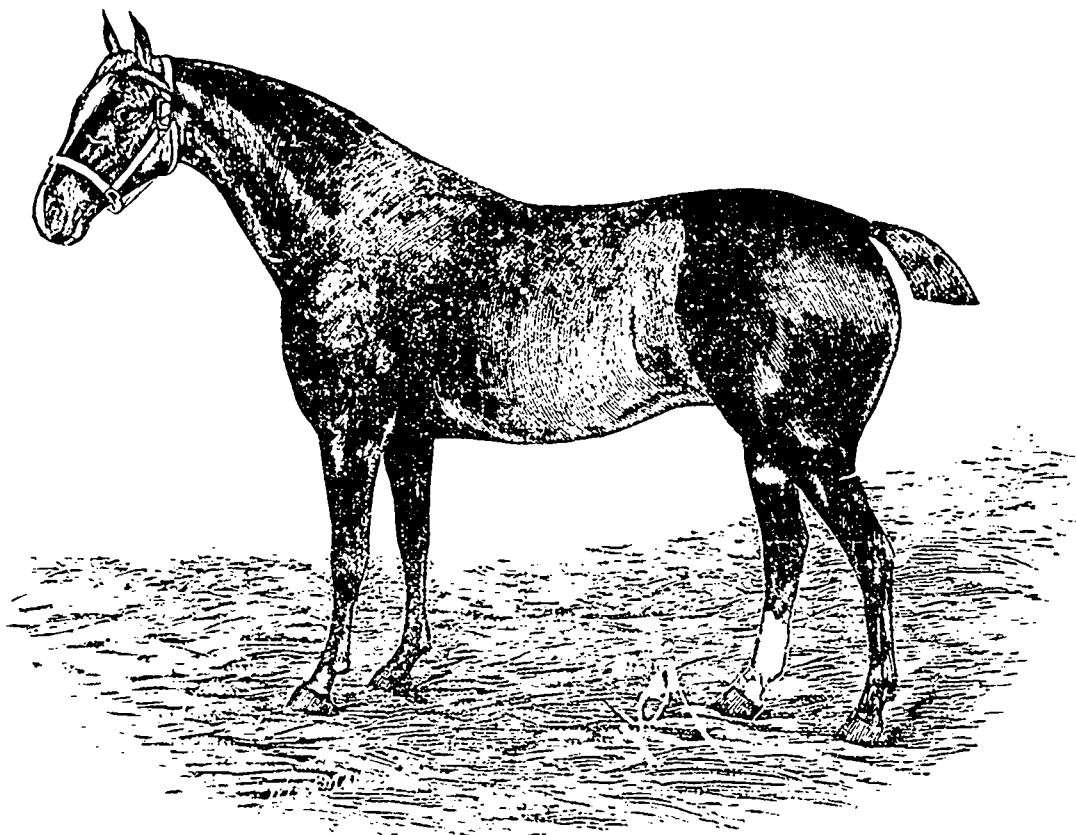
Commentaires de M. Barnard sur le discours du Révd père Herbreteau, pour insister sur la nécessité de l'enseignement agricole et mettre en lumière le projet de Mgr Lafèche pour l'éducation agricole des enfants pauvres.

Discours de l'Hon M Larue démontrant la grande utilité des cercles, et leur promettant son chaleureux appui.

Visite à la ferme expérimentale de M. Baruard par bon nombre de membres du Congrès.

Conférence de M. Barnard sur les opérations de sa ferme expérimentale.

Résolution de demander à l'Épiscopat la nomination de prêtres zélés des cercles.



JUMENT HACKNEY, WILD ROSE.

représentants dont quelques-uns ont fait 600 milles à travers la neige, harcelés par les tempêtes, arrêtés par les trains de chemin de fer en retard. Trois ou quatre cents délégués, cultivateurs, hommes de profession, prêtres, sont venus à leurs frais, dans une saison pénible, passer trois jours à Trois-Rivières pour discuter au congrès les intérêts agricoles de la province. Ils ont scruté les grandes questions d'économie rurale et ils s'en vont chez eux avec un programme tracé par des hommes qui passent leur vie à travailler pour le bien de la société.

Résumons les travaux du Congrès :

Discours sur les principes qui sont la base de la richesse et de la force des nations, principes que les cercles agricoles sont appelés à sauvegarder, par Mgr Lafèche, évêque de Trois-Rivières.

Discours sur les bienfaits de l'agriculture, par le Révd père Herbreteau, spécialement préparé pour le congrès des cercles, mais qui, par une bienveillante permission de la so-

Résolution approuvant le projet d'éducation agricole des pauvres, de Mgr Lafèche, et manifestant l'espérance que la Législature, ou le gouvernement, aidera à son exécution.

Protestation contre les insinuations faites par le conseil d'agriculture contre les cercles agricoles.

Affirmation du principe que le Directeur de l'agriculture devrait faire partie du Conseil d'agriculture.

Résolution que les officiers du Congrès se mettent en communication avec le comité d'agriculture de la Législature pour y faire valoir les résolutions que le Congrès a passées concernant les stations expérimentales, les fermes modèles, les octrois aux cercles, l'envoi de conférenciers etc., etc.

Voilà, certes, un beau bilan au crédit du premier congrès des cercles agricoles, et les délégués ne doivent pas regretter d'y avoir assisté.

Remercions, en terminant, les édiles de la cité trifluvienne pour avoir mis à la disposition du congrès les salles de l'hôtel de-ville, et les musiciens de la fanfare de la cité pour avoir

bien voulu assister à nos séances et nous y donner de belle et bonne musique.

J. C. CHAPUIS.

Les bienfaits de l'Agriculture.

(Discours prononcé par le Rév. Père Herbretau devant le premier congrès des cercles agricoles.)

"*Non oderis opera laboriosa, et rusticationem creatam ab illisimo*"

(Ecl., VII, 16.)

MONSIEUR, MESDAMES, MESSIEURS,

Qu'un prêtre, un religieux, un professeur de dogme et de métaphysique prenne la parole dans un *Congrès des Cercles Agricoles*, pour parler d'agriculture, c'est au premier abord une chose assez étrange. N'avons-nous point ici des spécialistes aussi exercés dans l'art de bien dire que compétents dans les questions d'agronomie? Ne voyons-nous point parmi nous, présidant cette assemblée, et sachant parler de tout avec un charme toujours plus apprécié, le Chrysostôme de nos évêques du Canada?

Mon excuse, Messieurs, est que je ne suis à cette tribune que pour faire désirer davantage ceux qui parleront après moi, et ménager un intérêt qui doit aller en grandissant. Une autre excuse, si j'en dois donner encore, c'est que je n'ai point choisi moi-même l'honneur de porter la parole en cette assemblée: l'amitié de M. Barnard me l'a imposé. Puisse-t-il n'avoir point à s'en repentir.

Ensuite, Messieurs, j'ai fait réflexion qu'un prêtre peut, aussi bien qu'un autre, avoir son mot à dire dans les questions d'agriculture. N'est-ce point le prêtre qui bénit les semences et les prémices des moissons? N'est-ce pas lui qui consacre le pain et le vin, faisant germer sur l'autel le froment des élus dont vivent les âmes? Prêtres, nous sommes vêtus de lin, nous brûlons sur l'autel la cire des abeilles, nous employons les fleurs des champs à parer le tabernacle, nous versons l'huile sur les membres des infirmes, et nous portons le nom de pasteurs. Volontiers, dans l'ordre surnaturel, nous disons avec Notre-Seigneur parlant de la moisson des âmes: "*Mon Père est agriculteur: Pater meus agricola est.*" (Jean 15-1.) Bien plus, dans l'ordre naturel, beaucoup de prêtres, se souvenant de leur jeunesse passée à la campagne comme celle de Moïse ou de David dans la garde des troupeaux, peuvent dire avec une belle fierté: "*Je suis fils de labourcur; Pater meus agricola est.*" Ce sont les familles des labourcurs qui, par une disposition providentielle que le concile de Trente lui-même a notée, fournissent au clergé ses meilleures recrues. Le prêtre a donc aussi son mot à dire dans les questions d'agriculture.

De même comme religieux, Messieurs, je me trouve assez dans mon rôle en parlant au milieu d'un congrès des cercles agricoles. Je ne songe jamais sans fierté, (un écrivain mal inspiré nous a reproché de le dire avec jactance), que les jésuites furent un peu les colonisateurs du Canada. "Partout, dit M. Lefebvre de Bellefeuille, le prêtre a suivi de près le premier colon, et quelquefois l'a devancé..... Le prêtre pénètre toute la société canadienne, toute l'histoire du Canada; ses œuvres se retrouvent partout, et avec lui on voit l'église catholique qui, après avoir fondé notre peuple, le conserve encore et le protège dans les luttes qu'il soutient." (Revue Canadienne, t. VI, p. 717).

A côté des forts qui garantissaient la sécurité des colons et de leurs premières moissons sur le sol canadien, les mission-

naires s'efforçaient de fixer aux travaux de l'agriculture et les tribus vagabondes des sauvages et les rares familles des immigrants français. Le père Butoux, arrivé aux Trois-Rivières dans les derniers jours de juillet 1635, n'eut rien de plus pressé, après avoir fondé l'église de la Conception à côté de sa hutte de pieux et de branchages, que d'appliquer ses nouveaux paroissiens à la culture de la terre. Il écrivait peu de temps après son arrivée: "Si Capitana vivait encore, (Capitana "était un chef sauvage, ami des français), il favoriserait "sans doute ce que nous allons entreprendre ce printemps "pour pouvoir rendre les sauvages sédentaires petit à petit. "Comme ces pauvres barbares sont dès longtemps accoutumés à être fainéants, il est difficile qu'ils s'arrêtent à cultiver la terre, s'ils ne sont secourus. Nous avons donc dessein de voir si quelque famille veut quitter ses courses; s'il s'en trouve quelque une, nous emploierons au renouveau trois hommes à planter du blé d'inde proche de la nouvelle habitation des Trois-Rivières, où ce peuple se plaît grandement..... Quant aux hommes que nous désirons employer pour leur assistance, M. de Champlain nous a promis qu'il nous en accommodera de ceux qui sont en l'habitation des Trois-Rivières..... Nous satisferons pour les gages et pour la nourriture de ces ouvriers à proportion du temps que nous les occuperons à défricher et cultiver avec les sauvages. Si je pouvais en entretenir une douzaine, ce serait le vrai moyen de gagner les sauvages." (Relations de 1635, p. 20.)

Ce que les jésuites firent aux Trois-Rivières, eux-mêmes ou d'autres missionnaires non moins méritants le firent à Québec, à Tadoussac, à Montréal, au Sault-Ste-Marie, tout le long du Saint-Laurent et tout le long du Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Il existe au Cap-de-la-Madeleine, tout près d'ici, un vieux monument restauré pour le service de la Poste: ce vieux monument, le peuple l'appelle encore le *Moulin-aux-Pères*. Les jésuites furent, je crois, les premiers meuniers des Trois-Rivières et du Cap.

Mais ce n'est pas au Canada seulement que les prêtres et les religieux ont été les fondateurs de l'agriculture: l'histoire nous apprend que les moines ont aussi défriché le vieux continent de l'Europe. "Les trois huitièmes des villes et bourgs de France, a écrit M. de Montalembert, doivent leur existence aux moines." (Moines d'Occident: Préface). Il en est de même, à peu de différence près, en Angleterre, en Irlande, en Italie, en Allemagne et en Suisse. Les moines, toujours fuyant les centres habités, toujours recrutant des vocations sans nombre, allèrent de forêt en forêt, de désert en désert, et firent partout fleurir la solitude. Du Ve au XVe siècle telle fut la mission providentielle des innombrables disciples de St Benoît et de St Colomban. Quand ils avaient défriché et assaini, les populations venaient se grouper autour des monastères, et ce furent les commencements d'un grand nombre de villes aujourd'hui illustres: elles ne se doutent guère qu'elles eurent leur berceau dans les monastères.

St Benoît avait jeté dans le désert de Subiaco, en Italie, les fondements du célèbre monastère du Mont-Cassin. C'était au Ve siècle. Des Goths, des Hérules, après avoir vécu de pillage se sentaient pris de repentir, et allaient chercher l'expiation dans la solitude. Benoît les recevait, les revêtait d'un froc, attachait à leur ceinture une serpe qu'ils ne devaient quitter ni jour ni nuit, leur mettait à la main la bêche ou la cognée, et les envoyait exercer leur robuste énergie à extirper les broussailles ou à désolner le sol. Un jour un Goth, malhabile à son métier, laisse tomber sa cognée au fond du lac formé par l'Anio au pied de la montagne. Benoît était là; Benoît fait un miracle, et la cognée revient du fond du lac se remettre aux mains de l'ouvrier. "Prends ton fer, dit Benoît "au buckeron barbare, prends, travaille et console-toi."

"Paroles symboliques, s'écrie de Montalembert, où l'on aime à voir comme un abrégé des préceptes et des exemples

“ prodigués par l'ordre monastique à tant de générations et de races conquérantes : *Ecce labora.* ” (Ibid.)

J'en ai dit assez, n'est-il pas vrai, Messieurs, pour vous faire admettre que, prêtre et religieux, j'ai quelque droit à parler d'agriculture. Vous le saviez bien d'ailleurs, vous, Messieurs, qui mettez dans chaque paroisse vos cerceles agricoles sous le contrôle et la direction de messieurs les curés. Je tiens, Messieurs, à vous féliciter de cette juste notion que vous avez de la colonisation. Si vos cerceles agricoles se composaient un blason je voudrais y mettre une croix en sautoir sur une charrue, avec cette devise empruntée aux moines : “ *Crux et aratro : par la croix et la charrue.* ” Dans vos cerceles agricoles, Messieurs, le prêtre représente la croix, et le laboureur la charrue; tous deux y sont à leur place.

Si donc il m'est loisible de parler d'agriculture, j'espère que vous me permettrez, Messieurs, de *philosopher* un peu sur ce sujet, en laissant à d'autres les détails techniques. À chacun son métier. Les habitués de l'économie rurale vous diront leurs expériences sur le drainage, sur les prairies et les pâturages, sur le succès des silos, sur l'alimentation pour l'amélioration des troupeaux, sur les procédés de production du lait et de fabrication des fromages, sur bien d'autres choses encore. On pourrait établir scientifiquement combien il est regrettable de laisser se perdre en infectant l'air, ou de jeter au fleuve par les égouts de nos villes les meilleurs trésors de l'agriculture; on pourrait démontrer par des calculs irréfutables combien il est important de rendre au sol par les engrais organiques, ce que le sol a donné aux moissons, ce que les moissons ont donné à l'homme et aux animaux. La loi de cette rotation merveilleuse où les éléments de la vie se transforment et se rajeunissent perpétuellement sans jamais s'épuiser, constitue la base même des procédés d'agriculture, et fournirait un beau sujet, bien scientifique et bien pratique, à développer devant cette importante assemblée. D'autres, plus compétents que moi, en parleront, j'espère.

Quant à moi, un professeur de métaphysique, je m'arrêterai à un thème plus général, plus philosophique, plus spécial à ma profession, et je dirai à l'éloge de l'agriculture qu'elle est le milieu le plus favorable au développement des facultés de l'homme, et la condition nécessaire de la prospérité d'un peuple.

C'est ce que j'appelle, dans une dénomination générale, les *bienfaits de l'agriculture.*

I

Il faut remarquer d'abord, Messieurs, que l'agriculture est le milieu le plus favorable au développement d'une santé robuste. “ Avant tout il faut vivre, a dit la sagesse antique : *primum est vivere*; et ensuite, si l'on se porte bien, on fait de la philosophie : “ *deinde philosophari.* ” Or il semble bien, Messieurs, que la croissance de l'enfant, que le développement des organes dans un adolescent, ne se fait nulle part aussi heureusement que dans la vie des champs. Cette tendre nature qui, comme une fleur, absorbe l'air et la lumière, s'imprègne de tout ce qui l'entoure, ne se constitue et ne s'harmonise nulle part aussi bien qu'au grand air de la campagne, parmi l'odeur des foins et des guérets, parmi les brises qui se sont embaumées aux branches résineuses des grands pins ou à l'écorce sucrée des érables.

Cherchez où se trouvent les tempéraments robustes, les types de haute stature et qui ne déclinent pas; cherchez où se trouvent et le sang vif, et les joues roses, et le teint vermeil, et cet air de santé quiaffleure sous une peau fine, et cette vie qui pétillie dans les yeux, et cette âme forte chevillée au corps qu'elle anime, vous verrez que tout cela se trouve surtout à la campagne.

Les générations décroissantes sont dans les villes. S'il ne

venait incessamment des recrues de la campagne, les villes se dépeuplèrent, car les villes dévorent leurs habitants. Les tempéraments anémiques se préparent et se font dans les habitations malsaines des quartiers populeux, dans l'atmosphère saturée des usines et des magasins. La pâleur est l'hôte des salons élégants; la phthisie est le fléau des races aristocratiques; les épidémies n'ont jamais de prise que sur les cités. Enfin, pour tout dire en un mot, la vie est plus courte à la ville qu'à la campagne, ainsi que le constatent d'innombrables statistiques.

La santé est le premier bienfait de l'agriculture.

II

Il est une conséquence à notre première conclusion. C'est que, les multitudes se composant d'unités, les races se composent de personnes isolées. Si donc la vie des champs fait des hommes de tempérament robuste, elle fait aussi des générations fortes, capables de concevoir et d'agir avec vigueur, de revêtir même la cuirasse, et de porter avec honneur l'étiquette nationale.

C'est à bon droit que le poète latin félicitait jadis l'Italie de produire par le labourage, en même temps que des moissons fécondes, ces races vigoureuses des Marses, des Sabins, des vieux Romains qui furent les conquérants du monde. “ Salut, disait Virgile, salut terre d'Italie, salut mère féconde “ et des moissons et des héros :

Salve, magna parens frugum, saturata tellus,
Magna virum!

(Georg. Lib. II. 171.)

La sagesse et la grâce, parlant par la bouche de Fénelon, nous ont laissé dans un charmant récit le secret de renouveler en une génération forte une génération déperie. Ecoutez cette page du Télémaque : “ Mentor sortit de la ville (c'était la capitale de l'île de Crète), avec (le roi) Idoménée, et trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuraient incultes; d'autres n'étaient cultivées qu'à demi par la négligence et par la pauvreté des laboureurs qui, manquant d'hommes et de bœufs, manquaient aussi de courage et de force de corps pour mettre l'agriculture dans sa perfection. “ Mentor, voyant cette campagne désolée, dit au roi : la terre ne demande ici qu'à enrichir ses habitants; mais les habitants manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, et dont les métiers ne serviraient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines et ces collines; bientôt le pays sera peuplé de familles vigoureuses et adonnées à l'agriculture.”

Ainsi donc l'antiquité est d'accord avec l'expérience pour affirmer que l'agriculture est la naturelle nourrice des fortes races. En vérité il n'en pourrait être autrement, car le métier d'agriculteur est la condition la plus naturelle à l'homme. “ Si j'ouvre les antiques archives du genre humain, dit Mgr. Dupanloup, à la première page, avant la chute originelle, au temps même de la primitive innocence, je trouve déjà l'agriculture. Dans le séjour bienheureux de l'Eden, l'homme innocent dut travailler, et travailler à la terre : “ Posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur eum.” (Gen. 2.) “ Aussi le travail de l'agriculture, avant d'être un châtiement fut pour l'homme une loi, une condition de son bonheur, de sa dignité, de son existence, un noble et nécessaire emploi de ses facultés et de ses forces.” (Comices agricoles d'Orléans, en 1861.)

Avez-vous remarqué, Messieurs, poursuivrai-je à mon tour, comment l'homme vient au monde avec des membres faibles et débiles qu'il faudra fortifier? Si vous élevez mollement cet être si frêle qu'on appelle un enfant, vous en ferez un damoiseau, ou, comme on dit vulgairement, une *frémellette*. Au

contraire, si vous appliquez ses bras au travail, si vous mettez sur ses épaules des fardeaux proportionnés à ses forces, si vous le laissez vivre au grand air, si ses membres deviendront nerveux et souples, on ne saura ce qu'il faudra le plus admirer en lui à dix-huit ans, ou de sa force ou de son élégance.

Où ! pour développer ses facultés l'homme a besoin de travailler la terre, comme la terre pour être fertile a besoin du travail de l'homme. Et, pour que l'homme ne se soustraie pas à ce devoir, Dieu, ou, selon la parole de Pliny l'Ancien, "la nature l'a jeté nu sur le sol nu : *Nudus in nuda humo.*" Il faut qu'il fasse pousser le lin et le chanvre pour se vêtir, le pain et le vin pour se nourrir, et la terre ne lui donne rien qu'au prix de ses sueurs : "*Quia dii laboribus omnia veniunt.*" (Sénèque.)

En vain l'on substituera aux travaux des champs d'autres travaux, il semble qu'ils sont moins dans l'ordre providentiel, et l'expérience prouve qu'ils sont moins propices au parfait développement de l'organisme humain. Ainsi faut-il conclure avec l'Écriture que "l'homme est fait pour travailler, comme l'oiseau pour voler, et le bœuf pour labourer"; mais le principal travail de l'homme, celui qui s'impose le plus à sa nature et à ses besoins, celui qui perfectionne le plus sa race, est le travail de l'agriculture.

Le deuxième bienfait de l'agriculture est de former pour l'honneur de la patrie et de l'humanité des générations robustes.

III

Cependant, à Dieu ne plaise que nous restreignons la perfection de l'homme au développement de ses facultés corporelles. Au-dessus de l'ordre matériel se superposent l'ordre intellectuel et l'ordre moral, se complétant, et, en beaucoup de choses, se compénétrant l'un l'autre.

La vie du labourer est-elle donc favorable au développement des facultés intellectuelles ? J'ose bien l'affirmer si l'on entend l'agriculture comme il faut, et si l'on n'exige point non plus une culture trop spéciale de l'esprit.

Et d'abord il est bien vrai que la vie des champs laisse peu de loisirs aux spéculations savantes, et n'exige pas des connaissances bien profondes ni bien subtiles. Mais n'en peut-on pas dire autant de la plupart des travaux d'industries et de métiers ? La science profonde est une carrière à part. Quiconque veut y réussir doit s'y livrer tout entier, pâler sur les livres dès sa jeunesse, et donner à l'étude le meilleur de ses forces jusqu'à la fin de sa vie. Cette destinée est celle du petit nombre. Sur trente-six millions d'habitants que compte la France, il y a trente quatre millions de travailleurs. Aussi dans les pays les plus cultivés, il y a presque les dix-neuf vingtièmes des hommes qui travaillent aux travaux du corps, et chez qui les facultés intellectuelles s'émoussent dans les membres fatigués. Si donc le cultivateur n'est pas plus savant que les autres travailleurs, si même il a moins de cette façon de citer que l'on rencontre dans les grands centres, en revanche il semble garder le privilège de la droiture d'esprit et du bon sens. L'équilibre des facultés se perd plus aisément dans le tumulte des villes, la juste pondération des humeurs au contraire, et les solutions toujours égales, se conservent mieux dans les campagnes. Enfin, s'il est vrai, selon l'antique adage, que la perfection de l'homme comporte une âme saine dans un corps sain, *mens sana in corpore sano*, il ne semble pas que nulle part en dehors de l'agriculture on en trouve mieux et les éléments et les conditions.

On pourrait dire même que les autres métiers exigent moins de science que l'agriculture. Le tisserand pousse toujours de la même manière sa navette, le menuisier n'exécute qu'un petit nombre de modèles ; le forgeron, quelque temps qu'il fasse, bat toujours le fer selon les mêmes procédés. Dans les grandes usines modernes, où règne le système de la division du travail, l'homme est presque réduit à l'état de machine ; chaque ouvrier n'exécute qu'un détail, et il n'apprend jamais

à fabriquer le produit complet de son industrie. L'agriculture au contraire pour qui l'entend comme il faut, est éminemment une science d'observation, de méthode, de combinaisons scientifiques. M le secrétaire des cercles agricoles (au mo pardonnera de le trahir), me disait l'autre jour avec une élévation de vues dont j'ai été frappé, que "*l'agriculture a pour objet de comprendre et d'exécuter le plan de Dieu dans la nature.*"

De fait, et Dieu l'a ainsi voulu, il est un temps pour labourer, un temps pour herser, un temps plus favorable pour confier les semences à la terre : le labourer doit en cela interpréter les lois de la nature, et consulter l'expérience ainsi que la raison. "Toute terre ne porte pas les mêmes fruits :

" *Hic segetes, illic venient felicius uro ;*
(Georg. L. I, 53)

" Virgile l'avait dit : ici, les blés produisant en abondance ; là, il n'y a d'espoir que dans la vigne." Il faut savoir labourer profond dans les terres fortes, tracer un léger sillon qui ne dessèche pas le sol dans les terres faibles. Les terrains froids s'amendent par la chaux, les terrains secs au moyen de la marne. On draine les terres humides, on irrigue les sablonneuses. Il est des engrais stimulants, le noir animal, le guano, qui, employés seuls, épuiseraient le sol : on les tempère par les engrais naturels, comme le fumier et les débris de plantes fourragères, et les rendements sont doublés. L'agriculture devrait savoir quelle quantité de sels chaque plante enlève à la terre, et quelle quantité en contient chaque engrais. Il faut savoir comment alterner les moissons des céréales avec celles des plantes légumineuses, combien de temps pour chaque terre doit durer l'assolement, et combien le repos en jachère. Ce sont toutes des lois difficiles.

Puis, à l'économie du champ de labour s'ajoute l'économie de l'étable. Le choix des étalons, le croisement des races, l'alimentation la plus économique et la plus avantageuse, la proportion du bétail avec les terres à ensemençer, ce sont autant de problèmes où la routine et l'ignorance sont ruineuses, où la science au contraire opère des merveilles et réalise des fortunes.

" n'est pas, Messieurs, jusqu'aux procédés de vos industries laitières dont je vois ici les honorables représentants, qui n'exigent un savoir faire incroyable. Un publiciste français, M. Louis Hervé, faisant en 1859 un rapport sur l'agriculture en France, disait : " Le régime de la stabulation est indispensable pour augmenter la production de la viande et du lait ; mais le séjour des animaux dans des écuries basses, étroites, mal aérées, a souvent pour résultat la ruine du cultivateur ; en effet, les épizooties, les maladies de tout genre qui déciment les bestiaux dans un grand nombre de fermes, proviennent dans la plupart des cas, du mauvais état des lieux qui les abritent. Quelques fermes modèles nous offrent des bâtiments construits suivant les données de l'hygiène et de l'économie bien entendue, des étables spacieuses et élevées, à double courant d'air dans la partie supérieure, un sol pavé et en pente pour l'écoulement des produits, des porcheries disposées d'après les mêmes règles ; des laiteries bâties pour recevoir un air frais et pur, une température égale, à l'abri des odeurs qui détériorent le lait, et des secousses de vœux qui troublent l'ascension de la crème."

Ce sont là, n'est-il pas vrai, Messieurs, des détails infinis, rien que pour le labour et le bétail ; et cependant je n'ai rien dit ni de la basse-cour, ni du jardinage, ni de l'exploitation la plus avantageuse, des sucreries, des arbres fruitiers et des forêts. En vérité nous sommes autorisés à dire que le labourer, s'il voulait cultiver comme il faut, devrait savoir presque toutes les sciences, la chimie et la physique, l'histoire naturelle et la botanique, la minéralogie et la médecine. La vie de chaque plante, ainsi que celle des animaux, a son alimentation, ses traitements, ses maladies. Le labourer en est le médecin et le nourricier. S'il ne sait pas son métier il fera comme

une nourrice maladroite qui mettrait dans le biberon de son nourrisson du vinaigre au lieu de lait, comme un médecin qui soignerait ses malades à l'arsenic. Les procédés empiriques en agriculture sont plus ruineux que dans l'alimentation des hommes, car les hommes savent se plaindre, tandis que les plantes et les animaux souffrent et meurent sans indiquer la source du mal; seul le laboureur instruit, la devine et la corrige.

L'agriculture, Messieurs, est une école de bon sens et de sciences pratiques: tel est son troisième bienfait.

IV

Tantefois, Messieurs, une démonstration plus facile à faire, est de prouver que l'agriculture est un milieu spécialement favorable au développement du sens moral et religieux d'un peuple.

"Tout est plein de Dieu à la campagne, a dit un poète païen :

Jovis omnia plena;

"et c'est l'action divine que l'on croit sentir et entendre dans cette germination profonde sous nos pieds dans les guérets, et sur nos têtes dans les bourgeons :

Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbor.
(Virg. Eglog. III)

Le laboureur fait avec Dieu son œuvre en commun; il sème et Dieu arrose, il sarelle et laboure, mais compte sur le soleil du bon Dieu pour faire mûrir la moisson. Impuissant à faire produire la semence, il attend sa fortune de la protection divine, et repose son "espérance en ce Père du ciel qui donne le pain quotidien. Ah! c'est bien lui qui peut dire, en parlant de Dieu, cette divine parole: "*Pater meus agricola est;*" car Dieu est vraiment agriculteur!"

Les travaux des manufactures ne se font pas ainsi de part avec Dieu: l'effort de l'homme y paraît seul. On n'a point entre les murs noircis d'une usine, ni dans les rues encombrées de nos villes, ces larges horizons dont le Dante a dit autrefois "qu'ils n'ont de confius que la lumière et l'amour:

che, solo amor'e luce ha per confine.

Faut-il s'étonner ensuite si le laboureur est naturellement plus recueilli et plus pieux que l'ouvrier des villes? Dans les champs, tout porte à Dieu une âme naturellement bonne, et presque rien ne l'en détourne. A la ville, le mal est presque partout, et la pensée de Dieu est rare comme les clochers, dont les maisons nous dérobent la vue. Aussi, de tout temps on a remarqué que la vertu se réfugiait à la campagne. "La vie des champs, disait Columelle, est proche parente de la sagesse, si même elle n'en est pas la sœur. *Vita rustica sine dubitatione proxima et quasi consanguinea sapientia est.*" Et le poète de Mantoue, Virgile, disait que la sainte pudeur, chassée de partout, avait pris demeure à la campagne:

Casta pudicitiam servat domus.

(Georg. Lib. II, 523),

"que la justice quittant la terre au commencement de l'âge de fer, laissa dans la maison du laboureur la dernière empreinte de ses pas :

Extrema per illos Justitia excedens terris vestigia fecit.

(Georg. Lib. II, 470)

"que les jeunes gens eux-mêmes, les jeunes gens partout si indociles, étaient à la campagne assidus au travail et sobres dans le vivre, dévots envers la divinité et respectueux à l'égard de leurs vieux parents :

*Nic patiens operum exiguoque assueta juvenus,
Sacra Deum, sanctique patres.*

(Ibid.)

Tandis que la vie vagabonde et instable des ouvriers est une école d'irréligion, une désorganisation de la famille, la désunion et l'oubli entre ceux qui sont faits pour s'aimer, le chef de famille à la campagne fait véritablement l'éducation

de ses enfants, gardant leur jeunesse et préparant leur avenir. Ce n'est pas lui qui jettera imprudemment ses fils et ses filles à la corruption des villes. Il les recient au foyer quand ils sont petits, et leur apprend à vivre d'une vie austère, laborieuse, obéissante. Soir et matin il veille à ce qu'ils accomplissent leurs devoirs de piété envers Dieu, le dimanche, il les conduit à la messe du village. Aucune influence pernicieuse n'arrive jusqu'au sanctuaire de la ferme: le laboureur pieux pétrit ses enfants à son image. Lorsqu'ils auront grandi, leur père n'aura point besoin, pour occuper leurs bras, de les éloigner prématurément de sa tutelle, de les livrer à des maîtres étrangers, de les abandonner à un milieu impie et déréglé; non, il les conduira avec soi aux travaux des champs, et, leur mettant à la main la bêche, la charrue, la faucille, il leur dira: "Tenez, voici votre gagne-pain; faites comme moi et vous serez heureux. Quand vous saurez travailler et que vous aurez l'âge, je détacherai quelques-uns de mes champs avec une jolie maison que j'y bâtirai; ce sera votre lot. Vous l'agrandirez, et vous y garderez avec honneur mon nom ainsi que mon métier. Allez, je vous laisse ce que m'a laissé mon père. l'air natal, le travail, des goûts simples, l'amour de Dieu et la paix du cœur!"

Il faut l'avouer, Messieurs, le plus sage des hommes, Salomon, avait raison de dire cette parole que j'ai mise comme épigraphe à ce discours: "Laboureurs, aimez vos laborieux travaux, et surtout l'agriculture instituée par le Très-Haut: Non oderis opera laboriosa, et rusticationem creatam ab Altissimo."

L'agriculture est vraiment la gardienne de la foi et des mœurs, c'est le quatrième de ses bienfaits.

V

L'histoire de l'industrie a ses dates bien connues. On sait que le tissage mécanique est d'invention récente. Les cotons, les indiennes, les mérinos, les draps de fine laine, ainsi que les tapisseries les plus en renom, ont une origine et des phases de progrès qu'il est facile d'établir. Il en faut dire autant de ces grandes manufactures de fontes, de fers forgés, de bronzes artistiques, et des aciers de tout genre, depuis les aciers durs d'Angleterre jusqu'aux fines lames pliantes de Norvège ou de Damas. On peut même dire quand on commença de forger le fer, et de naviguer sur la mer. Quant à l'agriculture, elle n'a point de dates, car elle est contemporaine de la création, elle a même été créée par le Très-Haut, *creatam ab Altissimo.*

Des peuples policés et puissants ont pu exister sans avoir les inventions modernes. Aucune branche de l'industrie n'a jamais été nécessaire à la prospérité d'une grande nation. Selon les propriétés du sol et les avantages du climat on exploite avec profit la soie ou le coton, la laine ou les fourrures, la vigne ou le houblon, les minerais ou les bois de prix, ces industries peuvent créer un certain bien-être en faisant couler l'or à flots comme en Californie, elles ne donnent pas à un peuple son cachet national de grandeur et de stabilité. Pour qu'un peuple soit grand et prospère, pour qu'il aime son pays d'un amour patriotique, pour qu'il en prenne le cachet spécial et le tempérament distinctif, il faut qu'il s'attache à la glèbe, qu'il s'identifie pour ainsi dire avec le sol, lui donnant ses sueurs et vivant des fruits qu'il y récolte, y prenant naissance et y laissant ses cendres à côté des cendres de ses ancêtres, en un mot, il faut qu'il vive d'agriculture. Un grand homme d'Etat, Sully, avait tracé ce programme à son pays qu'il aimait, et dont il détermina en partie la grandeur, Sully, aimait à dire: "Pâturage et labourage sont les mamelles de la France."

Oui, l'agriculture est la condition nécessaire de la prospérité d'un peuple. L'amour que je porte à votre cher Canada, Messieurs, et la confiance que j'ai dans les destinées de ce peuple pour moi deux fois aimé, et parce qu'il est d'origine française et parce qu'il est catholique, m'inspirent de prouvo

une thèse sur laquelle repose, je crois, l'avenir de ce noble pays. Ainsi, Messieurs, en montrant bien leur but patriotique, nous relèverons à leur véritable hauteur ces réunions des cercles agricoles, dont le nom est trop modeste.

Avez-vous remarqué, Messieurs, que tous les peuples qui ont fait leur marque dans l'histoire ont été des peuples adonnés à l'agriculture?—L'Égypte qui atteignit dans les temps anciens le plus haut sommet de la puissance et de la civilisation, l'Égypte qui eut en même temps jusqu'à vingt-deux mille villes florissantes, s'il faut en croire Hérodote. l'Égypte qui, pour tombeaux, bâtissait à ses rois des pyramides gigantesques, qui mettait aux portes de ses temples des monolithes dont s'enorgueillissent aujourd'hui Rome, Londres et Paris, l'Égypte avait non seulement fait passer l'agriculture dans ses mœurs et dans sa vie, mais l'avait introduite même dans sa religion. Le Nil qui déborde chaque année pour renouveler la fécondité de ses rives, était un fleuve sacré. Le lotus qui pousse dans les lieux humides et semble être l'indice de la fertilité, était également une fleur sacrée. On croyait faire beaucoup d'honneur au dieu Osiris en lui donnant une tête de bœuf. Isis avait une tête de vache, et on la couronnait de feuilles de lotus. Vous connaissez, messieurs, le culte ridicule que l'on rendait au bœuf Apis, à qui l'on avait bâti un palais, dont on célébrait les funérailles avec autant de solennité que celles des rois : le bœuf Apis était le roi, sinon le dieu, du pâturage et de l'agriculture.

Les Hébreux eux-mêmes que Jéhovah, pour assurer leur perpétuité, avait introduits dans une terre où coulaient le lait et le miel, les Hébreux, jusque dans la terre promise, se souvenaient parfois du culte de l'Égypte, et, oubliant Jéhovah dans les jouissances des fruits de la terre, ils adoraient l'agriculture sous l'image d'un veau d'or.

Dans les Indes, sur les bords luxuriants du Gange, où vivaient du temps de Ninive et de Babylone des peuplades puissantes, le taureau *Nandi*, qui symbolisait la fertilité du sol, était honoré comme un dieu. Dans les ruines de l'opulente Ninive, on a trouvé dernièrement deux gigantesques taureaux en granit, portant sur la tête une couronne étoilée, et qui devaient être sans doute les divinités tutélaires des rives florissantes du Tigre et de l'Euphrate. Chez les Perses, le culte du bœuf *Aboudad* était prescrit par une loi de Zoroastre, et ce vénérable animal était considéré comme le principe de toute la création végétale et animale. Ce serait temps perdu de rapporter les détails ridicules de cette cosmogonie; ils ne prouvent qu'une chose, c'est que l'agriculture chez les Perses était une religion.

Le culte de l'agriculture varia de forme avec le temps et les mœurs, mais il se retrouve chez tous les peuples païens qui ont fait marque dans l'histoire. Le grave Varron rapporte que " *tuer le bœuf laboureur à Athènes, dans le Péloponèse, en Phrygie et chez les premiers Romains, était un crime puni de mort.*" Les Grecs dont le génie artistique civilisa les traditions antiques, reléguèrent le taureau parmi les constellations célestes, mais ils trouvèrent un moyen plus élégant de laisser la divinité dans l'agriculture. Cérès fut la déesse à qui l'on attribua le bienfait de cet art; Cérès avait la première cultivé les champs, et, dans les guérets, elle avait enfanté Plutus, la richesse. Les bergers avaient pour protecteur le divin Apollon qui avait le premier gardé les troupeaux. Pallas et Neptune, disait la foule, ayant eu contestation pour savoir qui ferait aux hommes le présent le plus utile, Pallas frappa la terre de son talon et fit naître l'olivier, (l'olivier est la richesse des contrées méditerranéennes); Neptune à son tour avait frappé le sol de son trident, et du " sol entr'ouvert s'était élançé le cheval bondissant :

Cui prima fremetam

Fudit equum magno tellus percussa tridenti.

(Virg. Georg. Lib. I.)

Bacchus était le dieu des raisins, et l'on s'accordait à dire,

(on le dit bien encore), que ses présents étaient divins. Les rois les plus renommés de ce peuple artiste n'étaient guère, en temps de paix, que de grands propriétaires exploitant de leur mieux d'innombrables troupeaux. Les poèmes immortels d'Homère sont tout empreints du goût de l'agriculture. Hésiode a célébré le labourage dans son poème des *Travaux et des Jours*. L'élégant disciple de Platon, Xénophon, après avoir été général d'armée, écrivit son livre des *Economiques* où il enseigne par le menu les procédés du labourage et du pâturage. " Il y affirme que l'agriculture est le premier des " arts, et n'admet pas, dit-il, qu'un homme libre puisse trouver " une occupation plus digne de lui."

Quant au peuple romain, le plus étonnant de tous les peuples, vous savez, Messieurs, que ses premiers généraux, les Fabricius et les Cincinnatus, quittaient la charrue pour l'épée, et retournaient à leurs moissons après la victoire. Marius que, à la vérité, son obscure naissance et ses premiers travaux avaient fait laboureur, Marius, sept fois consul, se fit remarquer par l'intelligence et l'étendue de ses exploitations agricoles. On admirait, entre autres travaux, des plants de vignes qu'il avait distribués sur les coteaux de ses domaines avec un si habile emploi du terrain, qu'on y reconnaissait, dit Plin " tout l'art du profond tacticien et du grand général."

Aussi longtemps que le génie agricole inspira le peuple romain, le peuple romain fournit des recrues invincibles aux légions qui portaient jusqu'aux confins du monde la gloire de son nom. Quand la vie des champs cessa d'être en honneur, quand les fêtes de Rome eurent attiré à la ville la population des campagnes, le colosse romain se sentit faiblir. En vain on fit des projets de lois agraires pour ramener les propriétaires à leurs champs, en vain l'empereur Auguste fit écrire par Virgile ce sublime appel aux travaux de l'agriculture qui a pour titre les *Georgiques*, les familles romaines n'eurent bientôt plus d'héritiers, les légions plus de soldats, et l'Italie affamée plus de pain. Les barbares vinrent et prirent la place de ce peuple qui ne se recrutait plus, et ne pouvait plus même se nourrir. Les Grecs, les Perses, les Babyloniens et les Egyptiens avaient disparu de même.

C'est l'agriculture, Messieurs, qui a fait les grands peuples de l'antiquité; et tel est le cinquième bienfait que j'avais à signaler.

VI

Il me reste à dire, Messieurs, que l'agriculture est aussi la mère des grands Etats modernes, et que les grands Etats modernes ne subsisteront point s'ils ne maintiennent à la base de cet immense déploiement de vie factice qu'on appelle l'industrie et l'administration, une large et florissante exploitation du sol. Je termine par là, ce trop long discours.

Que les nations modernes tirent leur origine de ces populations barbares qui, au Ve siècle de notre ère, envahirent l'empire romain et se le partagèrent, c'est ce que tout le monde sait. Lorsque la mer, gagnant sur le rivage, parvient enfin à rompre une digue qu'elle a longtemps battue de ses flots courroucés, les vagues se précipitent sur les campagnes, se creusent des lits profonds, emportent dans leurs tourbillons les moissons et les troupeaux, le laboureur avec son toit de chaume renversé. Pendant plus de deux siècles, les barbares, victorieux des Romains, ravagèrent ainsi l'Europe. Huns, Vandales, Wisigoths, Hérules, Francs, Saxons, Normands, Slaves, Arabes et Tartares, ce furent autant de flots humains qui, se poussant les uns les autres comme les vagues d'une mer débordée, ravagèrent tout, mirent tout en désordre d'un bout à l'autre de l'ancien continent. Quand le calme fut rétabli, ces pillards qui n'avaient plus rien à piller, furent obligés de demander à la terre le pain qu'ils ne pouvaient plus acheter à prix d'or ni conquérir par le fer. Je l'ai dit déjà, et Mr de Montalembert l'a raconté en cinq volumes palpitants d'intérêt, ce furent les moines qui fixèrent au sol ces peuples vagabonds.

Écoutez Lingard, le grand historien de l'Angleterre. " Il est impossible, dit-il, de ne pas rapporter brièvement ce quo les moines ont fait en Angleterre pour l'agriculture, impossible de ne pas rappeler le parti qu'ils ont su tirer de tant d'immenses régions incultes et inhabitées, couvertes de forêts ou entourées de marécages. C'était là, on ne doit jamais l'oublier, la vraie nature des vastes territoires abandonnés aux moines, et qui avaient ainsi le double avantage d'offrir aux communautés une retraite plus longtemps inaccessible qu'ailleurs, et d'imposer de moindres sacrifices à la munificence des donateurs. Ainsi placés en face de toutes les difficultés de la mise en culture d'un pays nouveau, ils les surmontèrent toutes : les forêts défrichées, les marais asséchés ou desséchés, le sol irrigué ou drainé selon les besoins de chaque localité, les ponts, les chemins, les digues, les ports, les phares créés partout où s'étendait leur patrimoine ou leur influence, témoignèrent de leur infatigable et vigoureuse ardeur. La moitié au moins de la Northumbrie était envahie par des landes et des bruyères stériles, la moitié de l'Est-Anglie, et une portion considérable de la Mercie, étaient couvertes par des marais presque inaccessibles. Partout les moines substituèrent à ces déserts inhabités de gras pâturages et d'abondantes moissons." (T. I, 267) Ainsi parle Lingard ; et Mr de Montalembert poursuit. " Ces moines laboureurs, éleveurs et nourrisseurs, furent les véritables pères de l'agriculture anglaise, devenue et meurée, grâce à leurs traditions et à leurs exemples, la première agriculture du monde." (Moines d'Occident, t. V, 173.)

Voilà pour l'Angleterre. Pour la France ; si vous voulez savoir, Messieurs, comment elle fut défrichée, écoutez cette histoire, et jugez de l'ensemble par un détail. C'était au VI^e siècle. Un moine breton, nommé Tello, après avoir coupé les halliers et les broussailles à l'entour de son monastère de Dol, près de St-Malo, se mit, avec l'aide d'un autre moine, St Samson, à planter un immense verger là où l'on ne voyait auparavant que des arbres stériles. Sur trois milles de long, dans un terrain bien défoncé et bien ameubli, le moine Tello planta des pommiers de la meilleure espèce. Sur trois milles de long les pommiers alignèrent bientôt leur ramure vigoureuse. Ce fut à la saison un déluge de pommes. Malgré leur appétit les moines ne purent manger tant de pommes ; alors, pour n'en rien perdre, car elles étaient bonnes, ils s'avisèrent de les boire : ils inventèrent le cidre. Le cidre rend heureux, aujourd'hui, tous les ivrognes bretons, et même normands. Le moine Tello ne comptait pas avoir un tel succès.

Vous savez maintenant, Messieurs, d'où vient la boisson nationale de la Bretagne et de la Normandie, le cidre. en Bretagne et en Normandie le raisin ne mûrit pas. Voulez-vous apprendre par qui furent défrichées les terres heureuses où mûrit le *champagne*, le vin de champagne, cette convoitise des Anglais, ce bouquet nécessaire de tous les grands repas dans les deux mondes ? — Écoutez. Le moine Théodulphe, né de parents illustres en Aquitaine, s'était fait moine à St-Thierry. Il désira d'être employé à l'exploitation agricole du monastère. On lui confia deux bœufs de labour qu'il mena à la charrue pendant vingt deux ans. Avec cet attelage il faisait autant de besogne que deux, trois, ou même quatre de ses frères. Il était encore plus infatigable que ses bœufs, car, pendant que ceux-ci se reposaient, lui remplaçait la charrue par le hoyau, la herse ou la bêche, et, quand il revenait au monastère après des journées si bien remplies, il était toujours le premier aux offices et aux psalmodies de la nuit. Après vingt deux ans de labourage, il fut élu abbé de sa communauté. Alors les habitants du village le plus voisin s'emparèrent de la charrue, et la suspendirent dans leur église comme une relique.

" C'en était une en effet, s'écrie ici Mr de Montalembert à qui j'emprunte en partie cette histoire, noble et sainte relique d'une de ces vies de travail perpétuel et de perpétuelle vertu, dont l'exemple a heureusement exercé un plus fécond

et plus durable empire que celui des plus fiers conquérants. Il me semble que nous la contemplerions tous avec émotion, si elle existait encore, cette charrue de moine, deux fois sacrée, et par la religion et par le travail, par l'histoire et par la vertu. Pour moi, je sens que je la baiserais aussi volontiers que l'épée de Charlemagne ou la plume de Bossuet." (Moines d'Oco., t. II, 456.)

La France défrichée par les moines, ainsi que l'Angleterre, a grandi et prospéré à côté de sa rivale, quoique des guerres sans fin aient périodiquement, pendant douze cents ans, décimé sa population. La France et l'Angleterre seront puissantes l'une et l'autre aussi longtemps que chez elles l'agriculture restera florissante, car la loi de l'histoire, je le répète, veut que la prospérité et la grandeur d'un peuple soient en raison du nombre et de la prospérité des populations agricoles.

Cela est vrai quand il s'agit du recrutement des armées, tout le monde le comprend, car tout le monde sait que les soldats disciplinés, courageux devant la mort, sont les fils robustes et pieux des laboureurs. Mais cela est vrai également quand il s'agit de la prospérité commerciale et de la gloire du génie. Pour que le commerce et l'industrie aient leur raison d'être, il faut que de la campagne on apporte à pleines charges ces denrées alimentaires sur lesquelles se font les deux tiers des trafics commerciaux, il faut que les populations agricoles, ayant vendu à la ville les produits de la terre, achètent largement de leurs bénéfices rémunérateurs les produits des industries qui s'exercent à la ville. Supprimez l'un des termes de ce double échange, et le commerce ainsi que l'industrie sont ruinés.

Si vous voulez qu'un peuple soit tout industriel, et qu'il aille échanger ses produits manufacturés chez un autre peuple pour les produits alimentaires, je dis qu'il se ruinera encore, sauf de rares exceptions, car en général l'industrie, étant donné le prix des matières premières et de la main d'œuvre, ne réalise pas plus d'un tiers des revenus qu'il faut pour faire vivre un peuple. La loi commune est que le laboureur soit le nourricier de l'État, et que le commerce industriel soit un complément de la prospérité que procurent à la nation les revenus de la terre.

Il en faut dire autant de la gloire des lettres et des beaux-arts, qu'en appelle proprement la civilisation. Cette double gloire fleurit dans un peuple où les œuvres d'arts trouvent de riches acheteurs et de fins apprécieurs, où la condition de fortune aussi laisse des loisirs et des moyens de s'instruire soit aux artistes, soit aux littérateurs. Or la fortune est au sein de la terre dont les guérets sont une mine d'or inépuisable : elle en sort avec le épis de blé et les tiges des moissons.

Il avait compris ce principe fécond d'économie nationale ce grand et bon roi de France, Henri IV, qui, voulant procurer à son royaume toutes les grandeurs, aussi bien celle des armes, que celle de l'industrie et du génie, mettait pour base aux bienfaits de son gouvernement que tous les fermiers de France et de Navarre eussent le dimanche la poule au pot. Et son premier ministre, son fidèle Sully, aimait à répéter comme un adage, ainsi que je l'ai dit déjà, ce mot bien connu : " Pâturage et labourage sont les mamelles de la France."

Les autres nations modernes qui, dans les deux mondes, ont aujourd'hui la plus grande prospérité sont des nations adonnées à l'agriculture. Il n'en est pas de plus prospère peut-être que la Belgique. La Belgique nourrit dans la richesse ou l'aissance la population la plus dense de l'Europe ; mais aussi la Belgique est cultivée comme un jardin, de la Sambre à la Baltique, de l'Escaut aux falaises crayeuses du Pas-de-Calais. Son agriculture, plus encore que ses inépuisables mines de charbon et ses riches carrières de marbres de couleur, fait la fortune de la Belgique. Les ouvriers des mines sont en grève et menacent la paix publique ; les laboureurs qui font la majorité sont la garantie du pays et de la religion.

L'agriculture fait de même la fortune de l'Allemagne et de

la Russie, où le peuple des campagnes demeure si simple et si robuste, si attaché au sol et si laborieux.

L'Arabe au contraire ne veut rien cultiver. Il se contente des fruits sauvages du désert et du lait de ses chèvres : aussi la terre qu'il foule semble maudite, et la civilisation déserte les contrées soumises à son joug. L'Arabe est une nation sans cohésion et sans patrie, destinée à disparaître dans une honneuse misère.

A l'extrémité de l'Asie, il existe un peuple qui est du côté de l'Orient la nation de l'avenir. Écoutez à quoi M. Thiers attribue la prospérité de la Chine. " Les Mongols, dit-il, après avoir erré en nomades pendant des siècles dans le vaste désert de Cobie, se sont jetés sur la Chine en ont divisé le sol en mille parcelles qui, tour à tour inondées ou desséchées avec art, se sont couvertes de riz, ils ont cultivé le mûrier, surpassé tous les peuples dans l'art de tisser la soie, ont découvert une terre qui, au lieu de rougir comme notre argile en passant au feu, eu sort blanche et transparente, ont découvert la porcelaine qu'ils ont ornée de mille dessins capricieux, ont travaillé les bois avec un art surprenant, ont appris le secret de les enduire de vernis inaltérables, ont construit des palais de laque, élevé des tours de porcelaine, et sont encore aujourd'hui les plus habiles ouvriers de l'univers. Quelle cause les a si complètement changés ? Une seule, l'établissement fixe sur la terre."

(Thiers : de la propriété, p. 126.)

L'histoire de la colonisation de l'Amérique constitue à son tour un beau panégyrique de l'agriculture. La colonie anglaise de la Nouvelle Angleterre, et la colonie française de la Nouvelle France, fondées presque en même temps, auraient dû se développer, semble-t-il, dans la même proportion. Cependant la colonie anglaise eut bientôt le double, le triple et le quadruple des habitants de la colonie française, malgré des prodiges de valeur, le Canada fut envahi et conquis par les Anglais. Je sais bien que la conquête doit être attribuée en partie à la négligence de la France, qui n'envoyait plus ni colons ni soldats, mais il faut, si je ne me trompe, l'attribuer aussi à ce que les colons français du Canada ne voulaient vivre que de chasse et de commerce, tandis que les colons anglais s'adonnaient tout d'abord à l'agriculture.

Voici comment le P. de Charlevoix établit le parallèle entre les deux peuples. " On ne voit point au Canada, dit-il, de personnes riches, et c'est bien dommage; car on y aime à se faire honneur de son bien, et personne presque ne s'amuse à thésauriser. On fait bonne chère, si avec cela on peut avoir de quoi se bien mettre; sinon, on retranche sur la table pour être bien vêtu. Aussi faut-il avouer que les ajustements vont bien à nos colons. Tout est ici de belle taille, et l'on y voit le plus beau sang du monde dans les deux sexes; l'esprit enjoué, les manières douces et jolies sont communes à tous; et la rusticité, soit dans le langage, soit dans les façons, n'est pas même connue dans les campagnes les plus écartées.

" Il n'en est pas de même, dit-on, des Anglais nos voisins; et, qui ne connaîtrait les deux colonies que par la manière de vivre, d'agir et de parler des colons, ne balancerait pas à juger que la nôtre est la plus florissante. Il règne dans la Nouvelle-Angleterre et dans les autres provinces du continent soumises à l'empire britannique, une opulence dont il semble qu'on ne sait point profiter; et dans la Nouvelle-France une pauvreté cachée par un air d'aisance qui ne paraît point étudié. Le commerce et la culture des plantations fortifient la première; l'industrie des habitants soutient la seconde, et le goût de la nation y répand un agrément infini. Le colon anglais amasse du bien, et ne fait aucune dépense superflue. le Français jouit de ce qu'il a, et souvent fait parade de ce qu'il n'a point. Celui-là travaille pour ses héritiers, celui-ci laisse les siens dans la nécessité, où il s'est trouvé lui-même, de se tirer d'affaire comme ils

pourront. Les Anglais américains ne veulent point de guerre, parce qu'ils ont beaucoup à perdre, ils ne ménagent point les sauvages, parce qu'ils ne croient pas en avoir besoin. La jeunesse française, par des raisons contraires, déteste la paix, et vit bien avec les naturels du pays, dont elle s'attire aisément l'estime pendant la guerre et l'amitié en tout temps."

(Journal d'un voyage dans l'Amérique Septentrionale, Lettre III.)

Le P. de Charlevoix écrivait ces paroles environ trente ans avant la conquête par les Anglais et la capitulation de Québec. Depuis, les rôles ont changé. Les populations françaises du Canada, obligées de vivre en paix avec le vainqueur devenu un bienveillant protecteur, quittèrent le fusil pour la charrue; les Américains et les Anglais prirent pour eux le commerce.

Or voici ce qui arrive et vérifie encore une fois la loi de l'histoire. Les Anglais dominent sur le continent canadien; les Yankees ont épuisé leur race dans leurs comptoirs remplis d'or; la race canadienne française au contraire déborde des campagnes où on l'avait reléguée, elle reprend déjà les villes de la colonie, elle remplit les campagnes des États Unis que les Yankees ne peuvent repeupler. Telle est la loi de l'histoire : les peuples adonnés à l'agriculture ont pour eux la richesse, le nombre et la durée.

Ainsi, voyant l'agriculture reprendre au Canada chaque jour plus de faveur et d'extension, je me plais à présager pour le Canada un glorieux avenir. Malgré l'inclémence de l'hiver les rives du Saint-Laurent se couvrent chaque année de moissons de plus en plus rémunératrices. Un seul de nos riches comtés produit aujourd'hui probablement autant de grains que les sauvages en récoltaient jadis sur toute l'étendue de l'Amérique septentrionale. Le plat de *sagamité* des Algonquins et des Iroquois, une sorte de bouillie épaisse et nauséabonde, a été remplacé par du beau pain blanc que produit la même terre :

" *Tellus Chaoniam pingui glandem mutavit arista;* " et, comme au temps de l'âge d'or succédant à la période primitive, on peut mêler à l'eau claire des fleuves, que les indigènes buvaient dans le creux de leurs mains, des liquides plus généreux qui étincellent dans les coupes ciselées :

" *Poculaque inventis achelchia miscuit uvis.*"

(Virg. Géorg. Lib. I, 8.)

Le même sol qui nous donne ces trésors les refusait aux sauvages, parce que les sauvages ne voulaient pas labourer le sol : " *Fundit humo facilem victum justissima tellus.*"

(Ibid. Lib. II, 460.)

Lorsque les terres seront mieux cultivées, sur le même espace que l'on ensemence aujourd'hui, on produira une récolte triple. Alors la famille plus à l'aise nourrira facilement un plus grand nombre de travailleurs. Rien ne se perdra plus ni du bois, ni des pâturages, ni de la terre qu'on peut occuper. Les terrains, jusqu'ici restés incultes, seront à leur tour envahis. De toutes parts on amènera à la ville les produits de la campagne. Les farines, les chevaux, le bétail, mille autres productions du pays déborderont à l'étranger. Le fleuve St.-Laurent se couvrira de vaisseaux qui nous apporteront l'or et l'argent des autres peuples et n'emporteront que notre superflu.

Ce sera le temps de créer avec des capitaux canadiens dont les bénéfices resteront au pays, de grandes industries manufacturières et minières, de grandes institutions artistiques et de haute éducation, de grandes exploitations de navigation et de chemins de fer, toutes choses pour lesquelles il a fallu jusqu'ici payer tribut à l'étranger. Alors au-dessus de cette population de travailleurs et d'industriels toujours plus nombreuse et plus prospère, il surgira facilement une belle aristocratie : aristocratie de la fortune, aristocratie des noms illustres, aristocratie de la culture intellectuelle.

Ce sera la prospérité d'un peuple florissant, ce sera l'honneur d'une noble nation, commandant le respect, et portant au front la double auréole de la vertu et du génie.